

335-

ON TROUVE



GRAND CHOIX

DE

PIÈCES DE THÉÂTRE

FACILE A JOUER

en (4)
SOCIÉTÉ

Magasin Théâtral
TOUTES LES
PIÈCES DE THÉÂTRE
ANCIENNES
ET NOUVELLES

LA FILLE DE L'AIR

FÉRIE EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. COGNIARD FRÈRES ET RAYMOND

Via Courpan Jan

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 3 AOUT 1837
REPRIS LE 24 DÉCEMBRE 1864.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE ROI DES GÉNIES..... MM. VAVASSEUR.
AQUILLONET..... CAMILLE MICHEL.
RUF LAND..... AURELLE.
M. THIAS..... PATONELLE
LA REINE DES GÉNIES. M^{mes} DARGEMONT.

AZURINE..... M^{mes} MARTINE.
EOLIN..... BOUFFARD.
LUCETTE..... LENINGER.
MÈRE MARTHA..... ANGÉLINA LEGROS

LA DAME DU LAC..... NEVEUX.
LA REINE DES WILLIS.. POTIER.
Sylpes et Sylphides, Willis, Démons, Lutins, Paysans, Paysannes.

ACTE I^{er} PROLOGUE.

DANS LES AIRS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE DES GÉNIES, AZURINE, SYLPHES et SYLPHIDES.

Au lever du rideau, tous sont agenouillés devant un temple d'une architecture aérienne. -- Au centre, un autel orné de fleurs sur lequel brûlent des parfums.

CHŒUR.

AIR : *Adieu, mon beau navire.*

Prions le grand génie,
Prions tous à genoux,
Que sa fille chérie
Reste encore avec nous !

LA REINE, à Azurine.

Tu partirais sur terre,
Je ne te verrais plus !

AZURINE.

Te quitter, ô ma mère !
Mes beaux jours sont perdus.
Nous n'irions plus (bis) ensemble,
Voltiger dans les cieux.
Hélas ! déjà (bis) je tremble
D'abandonner ces lieux.

LE CHŒUR.

Prions le grand génie,
Etc.

(Le roi des génies (1) paratt. Il tient à la main une ligne à pêcher au bout de laquelle est un papillon.)

Le grand génie demandé, le voilà ! Qu'est-ce que vous lui voulez, au grand génie ? Ah ça, on m'implorera donc toujours !... On ne peut donc pas rester un instant tranquille dans cet Ether ? Je m'amusais à pêcher aux papillons pour augmenter ma collection d'oiseaux, et crac, il faut qu'on vienne me déranger...

LA REINE. Quand on est roi des génies, monsieur, on ne passe pas son temps à la pêche aux oiseaux.

(1) Azurine, le roi des génies, la reine.

LE ROI DES GÉNIES. En voilà un raisonnement madame... Si les génies ne prenaient pas de distraction, ils deviendraient idiots. J'ai autorisé la pêche à la ligne par amour pour mes sujets, dans l'intérêt de leur intelligence, et la pêche étant autorisée, j'en use.

LA REINE. Mais il s'agit de votre fille, de notre chère Azurine.

LE ROI DES GÉNIES, *tendant les bras à Azurine.* Bonjour, Ririne... bonjour, ma petite caille...

AZURINE, *allant au grand génie qui l'embrasse sur le front.* Bonjour, mon père.

LA REINE. La laissez-vous descendre sur la terre pour subir l'épreuve fatale à laquelle si peu de nos enfants ont résisté jusqu'à ce jour ?

LE ROI DES GÉNIES. Mais je ne peux pas l'empêcher de partir... c'est écrit dans le livre du destin... Je suis fort, mais les destins sont plus forts que moi... soyez persuadée que je lutterais contre eux si j'étais le plus vigoureux ; mais je ne le suis pas.

AZURINE. Je dois subir une épreuve, avez-vous dit, ma mère ?

LA REINE. Hélas ! oui, mon enfant.

LE ROI DES GÉNIES. Voilà ce que c'est. Tu as atteint l'âge où tu dois, selon les décrets et ordonnances inscrits au firmament, descendre et séjourner sur la terre pendant une année... ça n'est pas amusant, mais ça n'est pas aussi désagréable que ta mère veut bien le dire.

LA REINE, à Azurine. Et il faut que pendant ton séjour parmi les hommes, ton cœur résiste à l'amour.

LE ROI DES GÉNIES. Ça, c'est le côté amusant! car il est bon de te dire que ces êtres-là sont fort laids. Il y en a qui sont bossus, d'autres qui sont cagneux... il y a même des grêles. Ils ont tous des caractères insupportables, et ils portent généralement de la flanelle. Voilà leur portrait... et il est flatté...

LA REINE (1). Si jamais tu aimais un de ces mortels, mon Azurine, ton essence divine s'évanouirait tout à coup... Plus d'immortalité pour toi!... Tu ne nous reverrais plus, ô ma fille, car tes ailes tomberaient et tu ne pourrais plus remonter vers nos célestes demeures.

LE ROI DES GÉNIES. Même en ballon.
AZURINE. Ne plus vous revoir!... oh! cette crainte seule me ferait surmonter tous les dangers... Mais que puis-je avoir à redouter de créatures aussi imparfaites?... mon père dit qu'ils sont laids et difformes!...

LE ROI DES GÉNIES. Repoussants!
LA REINE. Ton père ignore quel penchant secret existe dans notre âme pour ces habitants maudits du globe terrestre.

AZURINE. Votre tendresse, chère mère, exagère le danger.

LE ROI DES GÉNIES. Elle a raison!... notre sùle avoïr da penchant pour un mortel?... ô malheur!... oh! là! là!... (Il rit très-fort.) Mais ça me fait rire avec quelques éclats (2). (A Azurine.) Pour te rassurer tout à fait, il suffira de te dire que ces misérables, sous prétexte de se nourrir d'autre chose que de l'air du temps, se fourrent dans la bouche des oiseaux, des poissons, des colimaçons, des moutons, des bœufs; enfin, toutes les bêtes connues, et qu'ils boivent des liqueurs rouges, blanches, jaunes, vertes, qui leur font perdre le peu de raison et d'intelligence qu'on a eu la bêtise de leur accorder.

AZURINE, souriant. Et vous craignez, ma mère, que j'aime des êtres aussi horribles.

LE ROI DES GÉNIES. Pour moi, point ne le crains.

AZURINE. Mais je les déteste, je les exécure même avant de les connaître.

LE ROI. Parfait!
LA REINE. Puisse-tu rester toujours dans de tels sentiments.

AZURINE. J'y resterai, ma mère, et bientôt je remonterai vers vous pour ne plus vous quitter.

(Musique.)

LE ROI DES GÉNIES. Ah! c'est Eolin que j'ai envoyé en commission et qui m'apporte une réponse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EOLIN (3).

EOLIN, après s'être incliné devant le roi des génies. Grand roi!... pour accompagner ma cousine Azurine dans son voyage terrestre, vous avez fait choix pour elle d'un Mentor, d'un protecteur qui devra veiller sur sa jeunesse... vous m'avez ordonné d'aller aux informations et j'ai exécuté vos ordres.

LA REINE, au roi des génies. C'est une bonne pensée.

LE ROI DES GÉNIES, avec fatuité. Vous vous imaginez, reine, que je ne m'occupe qu'à

prendre des colibris et des serins... Détrompez-vous.

LA REINE. Mais à quel sylphe assez expérimenté osez-vous confier l'avenir de notre fille?

LE ROI DES GÉNIES. Vous allez le savoir! (A Eolin.) Les renseignements?...

EOLIN. Excellents!

LE ROI DES GÉNIES. Il consent?

EOLIN. Il consent... Il va venir par le premier nuage.

LA REINE. Et quel est-il?

LE ROI DES GÉNIES. C'est un vieux vent du nord en retraite, nommé Aquillonet, retiré depuis des siècles dans les terres australes; il sollicite aujourd'hui la faveur de retourner de nouveau dans les régions civilisées...

AZURINE. Mais en m'accompagnant, il consent donc à être soumis de nouveau à la fatale épreuve?

EOLIN. Sans doute, ma cousine; mais son âge et son expérience la lui rendent peu dangereuse.

LE ROI DES GÉNIES. Et comme c'est un vieux malin, j'ai pensé que ses conseils et sa surveillance seraient pour Azurine d'un immense secours.

LA REINE. Qu'il vienne donc alors; qu'il vienne sur-le-champ; il me tarde de le voir...

EOLIN. Vous allez être obéie.

Air de Lotta Puget.

Pour remplir l'ordre suprême,
Vents soumis à mon pouvoir,
Envoyez à l'instant même
Celui qu'ici l'on veut voir.
Toi, qui souffles les tempêtes,
Toi, qui soulèves la mer,
Plane au-dessus de nos têtes,
Viens dans les plaines de l'air.
Aquillon, dieu de la mer,
Viens vers la fille de l'air. (Bis.)

(Un trémolo qui se lie à l'air d'entrée d'Aquillonet. — On entend siffler le vent et grouder le tonnerre.)

AZURINE (1). O ma mère! qu'est-ce que c'est que cela?

LE ROI DES GÉNIES. C'est ton compagnon qui se rend à mon invitation.

LA REINE. Mais il va renverser notre palais... qu'il retienne un peu son souffle.

(L'ouragan recommence.)

EOLIN. Le voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AQUILLONET (2).

AQUILLONET.

AIR : Je chante, je danse, je chante.

J'arrive (ter.)

Du monde entier, moi, j'ai franchi la rive!
Bousculant tout, renversant tout
Sur mon chemin, ne laissant rien debout.
Qui donc pourrait me tenir tête!
Vain espoir! efforts superflus;
Si l'on me résiste ou m'arrête,
Tout tombe alors, car je souffle dessus.
(Il pivote sur lui-même en soufflant; tout le monde recule.)

EOLIN, parlant. Assez! assez!... vieux bruyant!...

AQUILLONET, reprenant l'air.

J'arrive (ter.)

Du monde entier, moi, j'ai franchi, etc.
LE ROI DES GÉNIES. Mon ami, tu as l'haleine un peu forte, retiens-là.

AQUILLONET. Pardon d'être annoncé d'une façon aussi bruyante; je suis habitué à culbuter tous les obstacles et, dans mon empressément, j'ai failli mettre vos palais en pièces.

AZURINE. Vous nous avez fait une peur...

(1) Le roi des génies, Eolin, Azurine, la reine.
(2) Eolin, le roi des génies, Aquillonet, la reine, Azurine.

AQUILLONET. En effet, vous paraissez toute suffoquée. Voulez-vous un peu d'air?

AZURINE. Non, non; votre souffle est trop terrible.

EOLIN, présentant Aquillonet au roi des génies. Voici l'objet!

LE ROI DES GÉNIES (1). Je lui trouve un bon air... il me va...

LA REINE. Aquillonet?... (Aquillonet s'incline.) Est-il vrai que vous vouliez retourner sur la terre?

AQUILLONET. C'est vrai, grande reine!

LE ROI DES GÉNIES. Si j'ai bonne mémoire, tu avais juré de ne plus te trouver dans l'atmosphère de l'homme?

AQUILLONET. C'est encore vrai, grand roi; l'injustice de ces petites girouettes qu'on appelle les humains m'avait froissé, exaspéré. Jugez si j'avais raison : Au pôle nord où j'avais fait ma descente, je fus choyé, adoré. Les habitants des glaces étaient pour moi tout de feu, lorsque l'envie me prit d'aller flâner du côté du pôle sud. Là, changement subit... A mon approche, chacun fuyait dans la campagne... on rentrait les moissons. Quand je passais dans les rues, on me fermait au nez les portes et les fenêtres... c'était humiliant... j'étais traité comme un vent gêneur, et l'on eut l'infamie de préférer mon frère Zéphire, vous savez, le petit Zéphire, un enfant, un bébé, un petit débauché... On faisait des romances en son honneur. A lui les fêtes, les hommages; à moi l'obscurité et l'oubli... Oh!... je m'en suis vengé par plus d'une tempête que je leur ai soufflées.

LA REINE. Votre haine s'est donc apaisée?...

AQUILLONET. Je vais vous dire : Un petit cousin de mes amis, qui revient de terre, m'a assuré qu'on ne faisait plus de poésie pour le Zéphyre... qu'aujourd'hui on le trouvait rococo. (C'est un mot d'en bas.) Il m'a assuré, en outre, que les peuples d'aujourd'hui s'amusaient à tout démolir... à tout bouleverser, et qu'en ma qualité de vent septentrional, je serais très en vogue. J'ai donc résolu de redescendre sur ce monde que je n'ai pas vu depuis Charlemagne.

AZURINE. Ah! mon Dieu! vous êtes donc bien vieux?

AQUILLONET. J'ai deux mille huit cent soixante-quatre ans, ni moins ni plus.

LE ROI DES GÉNIES. Tu es dans ta seconde jeunesse, ni plus ni moins.

EOLIN. Mais qu'avez-vous donc fait depuis votre premier voyage sur la terre?

AQUILLONET. Enloù dans les terres australes, je ne me suis occupé des humains que pour les empêcher de pénétrer jusqu'aux pôles... une petite vengeance...

LE ROI DES GÉNIES. Ah! farceur! je vois cela d'ici... tu leur soufflais des ouragans, des trombes, des glaçons...

AQUILLONET. Et j'ai tant soufflé que je voudrais respirer un autre air...

LA REINE. C'est que le monde a bien changé depuis que vous ne l'avez vu... et il est à craindre que votre expérience ne soit une bien faible protection pour notre fille.

AQUILLONET. Bah! les hommes sont toujours les mêmes. Les villes se détruisent, l'aspect de la terre change, le cœur de l'homme ne change pas : Sol, orgueilleux! turbulent, voilà l'espèce invariable!... Je suis persuadé à l'avance qu'ils ont les mêmes vices, les mêmes ridicules qu'au temps de Charlemagne.

LE ROI DES GÉNIES. O mon ami, il faut l'attendre à trouver un peu de changement, d'après les oui-dire; d'abord le costume s'est légèrement modifié, et puis les mœurs, les usages... Tiens, par exemple; ils ne fumaient pas du temps de Charlemagne...

(1) Le roi des génies, Eolin, Aquillonet, Azurine, la reine.

AQUILLONET. Du temps de Charlemagne, le peuple fumait déjà ; il fume toujours le peuple.

LE ROI DES GÉNIES. Oui, mais ce n'était pas les feuilles d'une plante appelée tabac, qu'ils ont été chercher en Amérique.

AQUILLONET. Ils ont donc découvert l'Amérique ? Tiens, tiens, tiens ! voyez-vous ces diables-là qui sont parvenus à découvrir l'Amérique.

EOLIN, *bas à la reine* (1). Il n'est pas très-fort, l'Aquillonet, c'est un vieux vent éventé.

LA REINE, *de même*. Je le crains.

LE ROI DES GÉNIES. Aquillonet, malgré le dévouement de ta conversation, tu me vas !... Tu accompagneras notre fille pour la protéger en toute occasion. J'espère que ta puissante haleine tiendra les amoureux à distance et renversera les dangers qui pourraient la menacer. Mais avant de nous séparer d'elle, nous voulons, la reine et moi, consulter une vieille enchanteresse à laquelle j'ai rendu quelques services.

LA REINE. Je lui demanderai pour toi, mon Azurine, quelque talisman qui puisse rassurer encore ma tendresse... tu me reverras bientôt : Mon nuage ?

LE ROI DES GÉNIES. Nuage pour deux ? (Un char de nuages paraît. Le roi et la reine montent dedans.)

AQUILLONET. Permettez-moi de vous offrir un léger soufflé pour vous conduire où vous allez.

CHŒUR.

AIR :

Coûtage et bon espoir !
Aux dangers de la terre
Nous saurons la soustraire.
Adieu, cher enfant,
Au revoir, au revoir !...

Aquillonet sort en soufflant derrière le nuage. Les sylphes et sylphides se dispersent.

SCÈNE IV.

EOLIN, AZURINE (2).

EOLIN, *avec un soupir*. Eh bien ! ma jolie cousine ?

AZURINE. Eh bien, mon beau cousin, vous soupirez !

EOLIN. Vous allez donc partir ?

AZURINE. Oui, bientôt j'aurai quitté les plaines de l'air pour habiter cette terre où je dois rencontrer des périls à chaque pas... du moins, c'est ma mère qui dit cela.

EOLIN. Et ses craintes sont fondées, croyez-en mon expérience. J'ai fait mon voyage à la terre et je connais les hommes, les femmes aussi. Jolie comme vous l'êtes, si vous avez l'imprudence de vous montrer à quelque mortel...

AZURINE. Eh bien ! qu'arrivera-t-il ?

EOLIN. Il arrivera qu'à votre vue, l'amour tout aussitôt pénétrera dans son cœur et qu'il vous adorera.

AZURINE. Eh ! mais, c'est un plaisir que j'espère bien me donner plus d'une fois... Oh ! mon petit cousin, contez-moi donc ce que dit un amoureux en faisant la cour.

EOLIN. Ce qu'il dit ?

AZURINE. Oui, comment on devine qu'un mortel a de l'amour... Ça doit être curieux ! oh ! dites...

EOLIN. Volontiers, ma cousine.

AIR : *Ah ! monseigneur.* (Paul Henrion.)

D'abord on le voit d'un air tendre
Trembler, rougir.

AZURINE.

Trembler, rougir ?

(1) Le roi des génies, Aquillonet, la reine, Eolin, Azurine.

(2) Azurine, Eolin.

EOLIN.

Puis son regard vous fait comprendre

Bruyant désir...

AZURINE.

Bruyant désir ?

EOLIN.

Puis enfin son cœur fait entendre

Un gros soupir !

AZURINE.

Un gros soupir ?

Mon beau cousin, je crois, badine,

En fait d'amour (bis).

EOLIN.

Non pas, voilà, belle cousine,

Comment on fait la cour !

AZURINE. Ensuite, mon petit cousin, ensuite ?

EOLIN. Ensuite?... ça devient un peu plus délicat !

AZURINE. Qu'est-ce qu'il dit l'amoureux?... Mais parlez donc ?

EOLIN, *même air*.

Il vous demande avec instance

Un doux baiser.

AZURINE.

Un doux baiser ?

EOLIN.

Comment, en voyant sa souffrance

Lui refuser ?

AZURINE.

Faut pas r'fuser.

EOLIN.

Oui, mais alors son exigence

Veut abuser.

AZURINE.

Veut abuser ?

(*Parlant.*) Abuser de quoi?... après, après?... mon petit cousin.

EOLIN. Après, après, ma petite cousine, c'est que c'est très-embarrassant.

AZURINE, *riant*. Embarrassant ?

Suite de l'air.

Ah ! vraiment vous me faites rire !

Parlez, de grâce, et sans détour !

EOLIN.

Ma cousine, je ne puis dire

Comment finit l'amour.

AZURINE. Juste ce que je voulais savoir... je suis sûre que c'était le plus drôle.

EOLIN. Eh bien ! je vais vous le dire tout bas, approchez.

AZURINE, *tendant l'oreille*. Voyons ?

EOLIN, *l'embrassant*. Voilà !

SCÈNE V.

LES MÊMES, AQUILLONET (1).

AQUILLONET. Ne faites pas attention... je n'ai rien vu... autant en emporte le vent.

AZURINE, *confuse*. C'est Eolin qui m'embrassait par surprise.

AQUILLONET. Ça ne me surprend pas. Je venais vous annoncer que, grâce à mon souffle, votre illustre père et votre illustre mère sont déjà arrivés au terme de leur voyage. J'ai prié un vent d'ouest de mes amis de les assister pour leur retour, et dans quelques minutes, ils seront près de nous.

AZURINE. En les attendant, Eolin, donnez-moi encore quelques détails instructifs.

EOLIN. Devant celui qui doit vous servir de guide, puis-je me permettre des conseils ?

AQUILLONET. Ne vous gênez pas ! mon petit sylphe... Je suis un bon diable de vent ; parlez. Si vous restez court, je vous soufflerai.

EOLIN. D'abord, ma chère cousine, savez-vous quelles seront vos occupations sur ce vaste univers que vous allez parcourir ?

AZURINE. A peu près. J'ai interrogé celles de mes compagnes qui sont remontées dans nos célestes demeures et elles m'ont tracé un tableau si agréable de la vie qu'elles ont menée

(1) Azurine, Aquillonet, Eolin.

sur terre et des niches qu'elles jouaient à ces pauvres humains que je brûle d'y être déjà. Car on a beau vouloir m'effrayer, je ne crois pas aux pièges, aux dangers !

AQUILLONET. A la bonne heure, j'aime mieux vous voir comme cela.

EOLIN. Puisse-je ne pas vous tromper.

AZURINE.

AIR : *La riche nature* (de l'Eclair).

Sylphide légère
J'aime à folâtrer ;
Je ne vais sur terre
Que pour l'effleurier ;
Et bravant l'orage,
Je veux sans frayeur
Faire un gai voyage
À travers les fleurs.
Sur les prés humides
Oui, je veux glisser ;
Sur les eaux limpides
M'aller balancer ;
De l'homme volage
Troubler les Amours,
Sur chaque rivage
Jouer de bons tours ;
Faire du tapage
Et rire toujours.
Sylphide légère,
Etc.

EOLIN. Bravo, ma jolie cousine !

AQUILLONET. Oh ! la petite espiègle ! elle va me faire voir du chemin.

AZURINE. Oh ! ce n'est pas tout ! Je sais qu'il y a des plaisirs moins frivoles à recueillir dans le bas-monde... qu'il est doux, par exemple, de visiter la cabane du pauvre, d'adoucir par d'heureux songes ses chagrins et sa misère... d'entourer d'illusions charmantes la jeune mère qui veille auprès du berceau de son enfant. — Parfois, nous pouvons plus encore : déjouer les projets du crime, détourner la haine homicide qui va frapper une victime... porter le remords dans l'âme du coupable en agitant son sommeil... cette mission-là n'est-elle pas belle à remplir ?

EOLIN. Prenez garde, prenez garde !... vous vous intéressez trop vivement à l'espèce humaine... Défez-vous de votre sensibilité... elle pourrait vous perdre... vos idées romantiques vous rendront bien faible contre les attentes de l'amour.

AZURINE. L'amour ! l'amour !... Et pourquoi nous est-il donc interdit sur la terre ? cette loi est arbitraire... car enfin nos pères n'y étaient pas soumis.

AQUILLONET. Et c'est ce qui nous a perdus, ma chère enfant.

AZURINE. Comment cela ?

AQUILLONET. S'étant amourachées de quelques habitants du globe, nos mères eurent l'inconcevable imprudence de leur dévoiler les secrets et les formules que seuls nous devons connaître. Tous ceux qu'elles aimèrent devinrent des sorciers, des enchanteurs ; tous ces gaillards-là en auraient su bientôt autant que nous... Pour ne pas trahir nos mystères, il fut donc arrêté que ceux d'entre nous qui n'auraient pas la force et la sagesse d'échapper aux passions humaines seraient dépouillés de leur puissance céleste et resteraient sur terre. De là, l'épreuve que nous devons subir.

AZURINE. On s'y conformera.

EOLIN. C'est un moment à passer.

AQUILLONET. Ah ça ! mon petit sylphe, léger comme vous paraissez l'être, comment se fait-il que vous soyez sorti victorieux de la lutte ?

EOLIN (1). J'ai fait mon voyage sur terre au temps de François I^{er}. Les femmes de cette époque étaient d'une sensibilité si commune que je n'eus aucuns frais de sentiment à faire pour triompher de leur vertu. Bref, comme

(1) Azurine, Eolin, Aquillonet.

j'avais adoré toutes les femmes, il fut décidé que je n'en avais aimé aucune.

AQUILLONET. Quel drôle de jugement!...

AZURINE. C'était donc une époque toute particulière que celle de François 1^{er}?

EOLIN. Oui et non, ma chère cousine.

AIR, d'Offenbach.

Sous François 1^{er}, âge d'or des femmes,
Tous les chevaliers galants et vainqueurs
Portaient les couleurs de leurs nobles dames;
C'était chaque jour nouvelles couleurs.
Souvent, disait-on dans mainte épigramme,
La femme varie!... à qui se fier?
Mais l'homme changeait tout comme la femme
Sous François 1^{er} (bis).

Chacun se trompait sous François 1^{er}.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Sous François 1^{er}, la galanterie
Sans cesse occupait bourgeois et seigneurs,
Et l'on préférait par coquetterie
Les perles et l'or aux plus belles fleurs.
La femme en riant mordait à la pomme,
Et l'homme agita gaiement les pommiers,
Sur terre aujourd'hui c'est tout à fait comme
Sous François 1^{er} (bis).

C'est tout à fait comme sous François 1^{er}.

AZURINE. Comme vous, mon beau cousin, j'espère éviter l'écueil.

AQUILLONET, bas à Eolin. Pas par le même procédé! (Haut à Azurine.) Comptez sur moi, ma chère élève, sur mon expérience, sur mon dévouement... Mais voici venir vos nobles parents.

(Musique.)

SCÈNE VI.

LES MÈMES, LE ROI DES GÉNIES, LA REINE, (1) SYLPHES et SYLPHIDES.

(paraissant de tous côtés.)

LE ROI DES GÉNIES, à la reine en entrant. C'est parfait, c'est parfait; plus de craintes maintenant.

LA REINE, à Azurine. Ma chère Azurine, Circéa, la célèbre enchantresse que je viens de visiter, m'a fait don de ce précieux talisman qui, placé sur ton front, te préservera de toutes les séductions humaines.

AZURINE. Chère mère, je vous promets de toujours le garder.

(Musique pendant laquelle la Reine des Génies place sur le front d'Azurine une étoile de diamants.)

LE ROI DES GÉNIES, à Azurine. Tu sais que ça te va très-bien...

LA REINE. En te donnant cette étoile préservatrice, je te rappellerai, mon enfant, combien après ce pèlerinage ton existence sera douce, libre et joyeuse, tu verras s'écouler les siècles.

LE ROI DES GÉNIES. Ça n'est pas excessivement gai... mais tu pourras te dire: Je vois s'écouler les siècles!... ils sont-là, en bas, un tas de millions d'individus qui disparaissent tous les cinquante ans, tandis que moi, je suis toujours là. Je ne disparaîs pas; je suis immortelle!

LA REINE. Tu pourras alors, à ton gré, parcourir l'univers.

LE ROI DES GÉNIES. Comme sylphide, tu te donneras de l'air selon ton bon plaisir. Tu planeras sur les campagnes fleuries de la France, de l'Italie, et crac, d'un coup d'aile, tu te transporterai au-dessus des pyramides du désert. Je fais du style.

LA REINE. Tu franchiras les flots de la mer pour aller te jouer au milieu des roses de Bagdad ou dans les jardins embaumés de l'Indoustan.

LE ROI DES GÉNIES. Tu vois, elle aussi.

AQUILLONET. Les voyageurs pour Bagdad?

LE ROI DES GÉNIES. Si tu as trop chaud par ici, tu files par là... enfin le monde est à toi... quoi!

LA REINE. Quel avenir!... et le perdre pour l'amour d'un mortel!...

(1) Aquillonet, le Roi des Génies, Azurine, la Reine, Eolin.

AZURINE. Oh! soyez sans crainte, votre fille ne court aucun danger.

LA REINE. Songes-y bien! quand fuit l'immortalité, l'âge arrive à pas de géant.

LE ROI DES GÉNIES. Traînant après lui les rhumatismes, la goutte, les maux de dents et une foule d'infirmités très-génantes.

LA REINE. Si tu succombais, tu vieillirais, tu cesserais d'être jolie.

LE ROI DES GÉNIES. Tu aurais un menton de galoches.

AZURINE. Vieillir! cesser d'être jolie! oh! je reviendrai, ma mère; je reviendrai.

AQUILLONET. J'en réponds... sur mes ailes!

LA REINE, à sa fille. Pour nous donner de tes nouvelles, Eolin planera au-dessus de vous et du haut des airs veillera sur toi. Pars, mon enfant, et que le ciel te conduise!

LE ROI. Allons, chaud, chaud, brusquons les adieux, pas de sensiblerie inutile, ça nous amusera. Allons, adieu Rinine!...

AZURINE.

AIR: Adieu belle Ventée.

Adieu, ma bonne mère
Et vous tous que j'aimais;
Je pars, mais je l'espère,
Ce n'est pas pour jamais.
Dites-moi: bon voyage!
Je sens en vous quittant
Des pleurs sur mon visage.
Priez pour votre enfant!

LE ROI. Là, je le disais bien, voilà une larme qui me glisse sur le nez... Allons! chaud, chaud, brusquons les adieux.

REPRISE.

Point de pleurs, bon voyage,
L'espoir en se quittant
Doit donner du courage.
Prions pour notre enfant!

(Après avoir embrassé sa mère, elle monte sur un char de nuages avec Aquillonet et ils disparaissent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

LA VIEILLE TOUR GOTHIQUE.

Le théâtre représente une chambre dans une vieille tour gothique presque en ruines; à gauche, au fond, une petite fenêtre à vitraux d'église; quand la fenêtre est ouverte, on voit le lierre grimper au dehors; à droite, un lit de paille et de fougères; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUTLAND, seul.

(Il arrange dans un coin son lit de feuilles sèches et de fougère.)

Là!... j'dis que v'là un lit un peu bien fait!... de la tendre fougère et de la paille toute fraîche... Dieu, dort-on bien là dessus! c'est doux, c'est moelleux!... on enfonce, et on ronfle!... Je suis bieu sûr que tous nos grands seigneurs, sous leurs rideaux bariolés, ne ronflent pas aussi fort que moi... Il est vrai de dire que dans toute la Basse-Bretagne il n'y a pas un ronfleur de ma force!... ça et la chasse, c'est ma vie tout entière, quoi! la chasse d'abord... parce que c'est avec elle que je nourris ma pauvre vieille grand'mère qu'est si bonne!... mais après la chasse, le sommeil... car c'est avec lui que j'oublie not' pauvreté... aussi, tous les soirs, en n'étendant dans ce petit coin... je me dis avec délices:

AIR: Faut l'oublier.

Endormons-nous! sur ma fougère,
Là m'attendent joie et plaisir.
Lorsque je me sens m'endormir,
Aussitôt s'enfuit ma misère!

J'entrevois le sort le plus doux

Alors, ma fortune s'élève!

De moi tout le monde est jaloux.

Richesse, honneur, j'ai tout en rêvo.

Endormons-nous! (Bis.)

Puisque pour moi le bonheur n'est qu'un rêve;

Endormons-nous! (Bis.)

Oui, mais pour le moment, il ne s'agit pas de faire le paresseux... Allons, Rutland, faut pas attendre que le gibier démeunge... en route, mon garçon.

SCÈNE II.

RUTLAND, LA MÈRE MARTHA (1).

MARTHA, de la coulisse. Rutland! (entrant en scène) Rutland!... Ah! tu n'es pas encore parti pour la chasse... tant mieux, mon garçon, tant mieux.

RUTLAND. Tiens, moi qui m'attendais à être grondé pour m'être levé si tard.

MARTHA, d'un air joyeux. Te gronder, mon bon Rutland! Oh! non, je n'en ai pas envie, va!... bien du contraire.

RUTLAND. Ah! ça, c'est drôle, grand'mère, vous avez à ce matin un petit air tout chose... tout guilleret?...

MARTHA, souriant. Tu trouves?

RUTLAND. Oh! tenez, j'aime à vous voir rire comme ça, grand'mère... ça vous rajeunit de dix-sept ans au moins. Voyons, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau?... confiez-moi ça...

MARTHA. Mon garçon... j'ai besoin de te parler sérieusement.

RUTLAND. Oh! oh! sérieusement.

MARTHA. (2) Très-sérieusement.

RUTLAND. Parlez, grand'mère, l'oreille de votre petit-fils vous est ouverte.

MARTHA, qui s'est assise. Ecoute-moi, mon bon Rutland... A présent, mon ami, tu n'es plus un enfant... tu es un homme.

RUTLAND. Le fait est qu'en me voyant, on peut dire sans crainte d'erreur: Voilà un homme!

MARTHA. C'est pour ça, mon garçon, que le temps est venu où y va falloir penser à t'établir... à te marier.

RUTLAND. Comment que vous avez dit?... me marier!... Oh! c'te bêtise!

MARTHA. Comment, c'te bêtise?

RUTLAND. Pardon, grand'mère... non... j'vois ben à c't'heure que vous voulez rire... Allons, rions, je veux ben... venir me parler de mariage comme ça, le matin, à jeun... en v'là une farce!

MARTHA. Qu'est-ce que ça a d'étonnant? n'est-ce pas à ton âge que l'on doit aimer? faire choix d'une jeune fille?

RUTLAND. Moi, faire un choix... laissez donc... D'abord et d'un, quand je leur parle aux filles, elles se moquent de moi, et quand je veux jouer avec elles, elles me baillent des taloches sur le nez.

MARTHA. C'est des manigances pour t'encourager.

RUTLAND. Vous croyez? C'est drôle, moi, quand on me tape sur le nez, ça ne m'encourage pas... ensuite, elles ne me reviennent pas du tout, les filles du pays... la grosse Chonchon a une épaule de six pouces plus haute que l'autre... La petite Janotin n'a qu'un œil; elle dit que ça lui suffit, moi j'trouve que c'est pas assez... Véronique Mulet, en v'là une qu'est abimée d'grêle! votre vieille écumeur n'est que de la Saint-Jean auprès. Jeannette Desrouillard, elle est assez gentille... mais elle a la jambe droite qui crie toujours à la jambe gauche; attends-moi, je suis en retard. Quant aux trois ou quatre autres, je n'en parle pas! elles sont bêtes à manger... des feuilles de vigne.

(Il s'assied.)

(1) Rutland, Martha...

(2) Martha, Rutland.

MARTHA. Tout ce que tu me dis là m'enchantant, mon garçon, car ce n'est pas une fille du pays que je te destine.

RUTLAND. Bah!... vous me destinez donc quelqu'un?...

MARTHA. Un ange, mon ami, un ange!
RUTLAND. Un ange!... d'abord, grand'mère, oùsque vous en avez vu des anges?... c'est pas dans ce pays-ci où n'y a que des revenants qui viennent flâner la nuit auprès de cette vieille tour en ruines qui nous sert d'habitation.

MARTHA. Apprends donc que celle que je te propose pour femme... c'est Lucette, ta cousine... la fille de ton oncle Mathias Rutland!

RUTLAND. La fille de mon oncle Mathias!... de cet oncle qu'est brouillé avec vous depuis tant d'années, et qui vous a laissée dans la misère, quand il pouvait vous secourir... Ah! rien qu'à cause de ça, je n'en veux pas de sa fille!...

MARTHA. Rutland, tu ne diras pas ça quand tu l'auras vue... (Elle se lève.) Lucette ne ressemble pas aux filles de notre endroit, vois-tu? c'est presque une demoiselle... elle a été élevée à la ville.

RUTLAND. Une demoiselle de la ville... je n'en ai jamais vu de ces demoiselles-là, mais c'est égal, j'en veux pas... j'ai vu pas me marier, et surtout avec la fille de cet oncle Mathias, que je déteste à cause du mal qu'il vous a fait... car je vous aime bien, voyez-vous, grand'mère... je vous aimerai jamais assez. Quand le père est parti à la guerre oùsque'il est mort, puisqu'on n'a jamais eu de ses nouvelles... quand, peu après, j'ai perdu ma mère, et que je suis resté orphelin... tout le monde m'a repoussé... l'oncle Mathias aussi... il n'y a que vous, grand'mère, qu'avez tendu les bras au pauvre petit Rutland... vous m'avez élevé et soigné comme le fils d'un seigneur.

MARTHA. Et ton bon cœur m'en a bien récompensé, mon enfant... Grâce au ciel, tu es devenu fort, courageux, et ta chasse nous met à l'abri du besoin.

RUTLAND, l'embrassant. Bonne grand'mère!... bonne crème de grand'mère... je n'ai jamais aimé que vous... car vous valez mieux à vous seule, dans votre pouce, que tout le reste de la famille... Mais enfin, comment qu'il se fait que l'oncle Mathias ait songé à me donner sa fille... lui qu'est riche et avare... à moi qu'a rien de rien?...

MARTHA. Peut-être se repent-il de sa conduite passée... Quand j'allais à la ville vendre ton gibier, j'entraîs de temps en temps souhaiter un petit bonjour à ton oncle, qui me recevait d'ordinaire assez froidement... mais depuis quelques jours, il a changé tout à coup à mon égard... Pourquoi? je n'en sais rien... mais j'uge de ma joie, quand il m'a proposé de resserrer nos liens d'amitié en te faisant épouser sa fille Lucette. Tu penses bien que j'ai dit oui tout de suite, et aujourd'hui même il doit venir ici pour faire les accordailles.

RUTLAND. Les accordailles! aujourd'hui!

MARTHA. Oui.

RUTLAND. Tenez, grand'mère, il y a quelque chose là dessous... je me méfie de l'oncle Mathias... et je ne veux ni de son argent, ni de sa fille... je n'ai pas un homme des bois... un sauvage, comme ils m'appellent tous... mais, j'ai ce qui est bon et ce qui est méchant... Qu'il garde sa fille... il m'a repoussé... j'ai ça sur le cœur... avec du courage et des bras, on ne manque jamais de rien... Vous avez dit oui... eh bien! moi, je dirai non!

MARTHA, effrayée. Oh! tais-toi, mon bon Rutland... je t'en prie, ne parle pas ainsi... Ce mariage, c'est mon vœu le plus cher!... car il assurerait ton bien-être, ton bonheur... Songes-y bien, tu n'as plus que moi pour famille... et je suis bien vieille, mon enfant...

RUTLAND. Oh! grand'mère!... (Il s'agenouille devant Martha pendant le couplet suivant.)

MARTHA.

AIR : *Haine d'une femme.*

Je dois un jour quitter la terre,
Ce jour... peut-être... c'est demain,
Et quand je songe à not' misère,
J'ai, mon ami, bien du chagrin.
Si le sort, se montrant prospère,
Te protégeait selon mes vœux!
Lorsque viendra l'heure dernière,
La joie au cœur, ta vieille mère
Pourrait alors fermer les yeux.
En murmurant : il est heureux.
La joie au cœur, ta vieille mère
Pourrait se dire : il est heureux.

RUTLAND.

Par pitié, taisez-vous grand mère ;
Près de vous seule je suis heureux !

(Martha l'embrasse avec effusion ; il se lève brusquement en essuyant ses yeux.)

RUTLAND. Que c'est bête de parler de ces choses-là... voulez-vous bien vous taire, grand-mère... Est-ce que vous mourrez jamais, vous? Est-ce qu'on meurt quand on est bonne comme vous?

MARTHA. Ne parlons plus de cela... mais je t'en prie, mon Rutland... sois gentil... dis-moi que tu recevras bien ton oncle et ta cousine... n'est-ce pas?... et que tu vas aller faire une tournée... afin d'avoir du gibier pour les traiter ce soir.

RUTLAND. Se déranger pour ces gens-là!

MARTHA. Rutland... tu veux donc me faire de la peine?

RUTLAND. C'est bon! on se tait! on ira à la chasse... on tâchera de tuer quelque chose!... (1) On tâchera de l'aimer votre demoiselle... pas pour elle, mais pour vous. Me marier!... Ouf!... j'ai besoin de prendre l'air... Au revoir, grand'mère!

ENSEMBLE.

AIR : *J'attends sans frayeur*

MARTHA.

Pour moi plus de peur!
Ah! je reprends courage;
Car ce mariage
Assure son bonheur.

RUTLAND.

Ce mot me fait peur,
Mais il faut du courage,
Car ce mariage
Assure son bonheur.

(Il sort, son fusil sur l'épaule.)

SCÈNE III.

MARTHA, puis LUCETTE et MATHIAS.

MARTHA. Ce pauvre garçon!... ça l'inquiète... ça le tourmente... c'est bien naturel... mais en épousant sa cousine... son avenir est assuré... D'ailleurs Lucette est jolie, elle aimera mon Rutland... qu'est-ce qui ne l'aimerait pas! Oh! oui, tout est pour le mieux.

MATHIAS, de la coulisse. Mère Martha, êtes-vous par ici?

MARTHA. Qu'est-ce que j'entends!... c'est l'oncle Mathias.

(Mathias et Lucette entrent en scène.)

MATHIAS (2). Où diable est-elle fourrée?... ah! la voilà!... Bonjour, mère Martha, bonjour.

LUCETTE, embrassant Martha. Bonjour, ma bonne tante... vous ne nous attendiez pas sitôt, n'est-ce pas?

MARTHA. Ma foi non, ma petite Lucette... Est-ce que vous n'avez pas rencontré mon fils?

MATHIAS. Rutland?... non.

MARTHA. O mon Dieu! que je suis donc fâchée!... il vient de partir pour la chasse... Peut-être pourrais-je encore l'appeler...

MATHIAS, la retenant. Ne vous dérangez pas, mère Martha... nous ne faisons qu'entrer et sortir... pour revenir ce soir, bien enten-

(1) Rutland, Martha.

(2) Lucette, Martha, Mathias.

du... accompagnés des amis et du notaire... tu comprends, Lucette... accompagnés du notaire.

LUCETTE. Comment, papa... déjà!... j'aurais pourtant voulu voir auparavant mon cousin Rutland, pour en avoir un aperçu... car enfin, nous ne nous connaissons pas... il ne m'a jamais vue...

MARTHA, lui tapant sur la joue. Et tu crains qu'il ne te trouve pas assez jolie?... hein?... Sois tranquille, ma mignonnette.

MATHIAS. D'ailleurs il m'a vu, moi... il sait que tu me ressembles, et ça doit lui suffire...

LUCETTE. C'est que de mon côté j'aurais pas été fâchée de l'envisager, de lui jaser... un mari... on aime à regarder ça d'avance.

MARTHA. Pour ça, mon enfant, tu peux le prendre de confiance... c'est un brave et honnête garçon que t'auras pour mari... et quant à la figure...

MATHIAS. Elle est suffisante, sa figure...

LUCETTE (1). Je ne dis pas, mais je demande une petite entrevue.

MATHIAS. Ah! assez, ma fille. (Bas et la tirant à l'écart.) Tu sais bien que, sans s'en douter, Rutland vient de faire un héritage magnifique... Avec de l'argent, un homme est toujours beau...

LUCETTE, de même. Mais pourquoi ne leur parlez-vous pas de cet héritage?

MATHIAS, de même. J'ai mes raisons... ton bonheur en dépend... silence!

MARTHA, à part. Qu'est-ce qu'ils ont donc à se parler tout bas.

MATHIAS, haut (2). Je viens de faire à Lucette le portrait de son cousin... et elle le trouve superbe homme... Quant à la question d'argent... Rutland n'a rien... absolument rien...

LUCETTE, tirant son père, bas. Mais si, puis-qu'il hérite...

MATHIAS, bas. Veux-tu retenir ta langue! (Haut.) Mais peu importe... je suis riche... et mon neveu est mon neveu.

MARTHA. Oh! ce que vous faites-là vous portera bonheur, père Mathias... Dieu vous récompensera de votre générosité.

MATHIAS. Ne parlons pas de ça, mère Martha, ne parlons pas de ça... Allons, Lucette, remonte dans carrie; au revoir, bonne mère... nous revenons bientôt avec les parents, les amis, les invités, le notaire et le contrat, que nous signons sans désemparer.

MARTHA. C'est dit... sans désemparer.

LUCETTE. Au revoir, ma tante.

MATHIAS. Mère Martha, à bientôt.

CHŒUR.

AIR : *Allons, vite, vite.*

Allons, vite, vite.

Partons, au revoir!

(vous invite

L'plaisir nous invite

A r'venir ce soir!

(Lucette et Mathias sortent.)

SCÈNE IV.

MARTHA, seule.

Allons, allons... tout va à merveille... je craignais que l'oncle Mathias ne vint à se raviser... mais j'avais tort... c'est un digne homme!... (Plusieurs éclairs se succèdent, un coup de tonnerre se fait entendre.) Ah! mon Dieu! voilà de l'orage! (On entend tomber la pluie.) Il pleut à verse... et mon pauvre Rutland qui est en chasse... pourvu qu'il trouve à s'abriter... Allons vite tout fermer. (Elle sort après avoir fermé la fenêtre.)

SCÈNE V.

AZURINE, seule.

(L'orage redouble, la petite fenêtre que Martha avait fermée s'agit violemment; on entend tou-

(1) Martha, Lucette, Mathias.

(2) Martha, Mathias, Lucette.

jours tomber la pluie et siffler le vent, après un violent coup de tonnerre, la fenêtre s'ouvre avec fracas et Azurine paraît.)

Air de Zampa.

Pour inonder le monde,
L'eau par torrents tombe des cieux,
Et la foudre qui gronde
M'éblouit de ses feux !
Je suis au terme du voyage,
Chassons de mon cœur
Toute frayeur.
Un bon abri contre l'orage,
Pour le voyageur,
C'est le bonheur (bis).
Allons, ici restons, gaiement chantons,
Je suis au terme du voyage,
Etc., etc.

Quel temps horrible ! je n'en puis plus ! et mes pauvres ailes sont toutes mouillées... à peine puis-je les étendre !... où suis-je ?... (Elle regarde autour d'elle.) Je n'en sais rien... sans doute dans l'habitation de quelque paysan... car nous nous sommes abattus sur un joli village... et j'admiraï sa position pittoresque quand cet orage affreux nous a surpris. Et mon pauvre compagnon de voyage... qu'est-il devenu ?... il a disparu tout à coup, dès que la pluie a commencé à tomber... il paraît qu'il craint l'eau. Ah ! il vient un vent terrible par cette fenêtre... fermons là.

(Musique vive.)

SCÈNE VI.

AZURINE, AQUILLONET (1).

AQUILLONET. C'est moi ! ne faites pas attention.

AZURINE. Je vous retrouve enfin ! Que vous est-il donc arrivé ?

AQUILLONET. Ne m'en parlez pas... j'ai eu toutes les peines du monde à m'élever jusqu'ici... Vous n'êtes pas sans connaître le proverbe qui dit : « petite pluie abat grand vent ; » eh bien ! imaginez-vous qu'une scélérate de pluie avec laquelle, j'eus autrefois des démêlés, m'ayant aperçu, s'est élancée sur moi, m'a terrassé ! et ce n'est qu'à force de voler et raser le sol que je suis parvenu jusqu'à cette bicoque.

AZURINE. Enfin, vous voilà à l'abri de ses attaques...

AQUILLONET. Je crois qu'elle m'a perdu de vue et qu'elle s'en est allée... et c'est pour cela sans doute, que le ciel s'éclaircit ; voyez, l'orage est déjà dissipé.

AZURINE. Il fait toujours un vent bien froid.

AQUILLONET. C'est que je suis encore essouffé... et en ma qualité de vent septentrional... je n'ai pas l'haleine très-chaude.

AZURINE. En effet, depuis votre arrivée, l'air de cette chambre est devenu glacial.

AQUILLONET. Rassurez-vous... je vais vous faire grâce de ma présence. J'ai besoin de visiter cette contrée, afin de savoir si nous pouvons nous y fixer... je dois suivre les recommandations de votre mère.

AZURINE (2). Vous me retrouverez ici... j'aperçois là un lit de feuillage, je vais prendre un peu de repos... jamais je ne me suis sentie comme en ce moment. Est-ce là ce qu'on appelle la fatigue ?

(Elle s'assied sur le lit de Rutland.)

AQUILLONET. Mon Dieu ! oui... c'est l'influence de la terre. Dormez en paix, charmante Azurine, je ne m'éloignerai pas de cette tourelle, et je m'informerai en même temps de ce qui se passe en cet endroit du globe, quels sont ses habitants... et je reviendrai vous en instruire.

AZURINE. Partez, car je sens que le sommeil me gagne.

AQUILLONET, se dirigeant vers la petite fenêtre. Sans adieu !... ne faites pas de mauvais rêves...

(1) Azurine, Aquillonet.
(2) Aquillonet, Azurine.

AIR : des Cloches du couvent.

Reposez-vous ma belle :
Ici ne craignez rien,
Je ferai sentinelle ;
Au revoir, dormez bien !
(Il disparaît.)

AZURINE, suite de l'air, très-lentement.

De fatigue je tombe,
Au sommeil je succombe,
Oui, je cède à la loi
Que l'on subit sur terre ;
Du haut des cieux, ma mère,
Veillez, veillez sur moi,
Veillez sur moi !

(Elle s'endort. — *AIR : Adieu belle Venise, final au prologue.*)

SCÈNE VII.

AZURINE endormie, EOLIN, SYLPHIDES.

EOLIN (1), paraissant à gauche, par la cheminée, parlant sur la musique. Elle dort !... Suivons les ordres de ma reine, et sachons distraire son sommeil par des songes heureux. Venez, douces illusions... venez lui rappeler nos célestes demeures.

(Plusieurs pierres de la vieille tour s'écartant et laissent passage aux sylphides qui viennent procurer un songe à Azurine. Attitudes de danses ; Eolin chante, une sylphide l'accompagne sur une lyre d'or.)

AIR : c'est l'espérance (de l'Eclair.)

Quand le sommeil sur sa paupière
S'appesantit... accourons tous !
Retraçons-lui, loin de sa mère
Ses jours passés, ses jours si doux !
Au temps heureux de son enfance
Transporte-la, rêve enchanteur !

Que l'espérance
Reste en son cœur,
Sans espérance
Point de bonheur.

REPRISE EN CHŒUR.

Que l'espérance
Etc., etc.

(L'orchestre joue le même air et la danse se termine sur une ritournelle animée.)

UNE SYLPHIDE. Elle va s'éveiller.

EOLIN. Retirons-nous... l'habitant de cette tour est un paysan qui n'a rien de dangereux pour ma jolie cousine, et d'ailleurs son talisman la met à l'abri de tout danger. (Reprise de musique.) On vient... parlons. (Eolin et toutes les sylphides sortent par où elles sont entrées ; tout rentre dans l'ordre.)

SCÈNE VIII.

AZURINE, toujours endormie, RUTLAND (2).

RUTLAND sans voir Azurine. Satané maladroït je suis !... En voilà une de chasse ! Moi, Rutland, rentrer à la maison avec rien dans mon carnier... Oh ! j'en rougis. A deux pas de la forêt, je vois un lièvre, un beau gros lièvre qui déjeunait avec une feuille de chou... j'approche, j'ajuste... pan !... mon lièvre me regarde... finit de manger sa feuille de chou... et s'en va tranquillement. En voilà un effronté !... Je vas un peu plus loin, contre le grand étang... je vois partir un canard sauvage... j'étais dans un champ de navets... Bon, que je m'dis, voilà l'assaisonnement tout trouvé... je tire... pan !... mon canard continue sa route en me criant : Couak, couak, couak !... Ce qui veut dire dans la langue canardière : « Je me moque pas mal de toi » et je reste comme un dindon au milieu de mes navets. C'est pas tout ! c'est pas tout !... en revenant, voilà que j'aperçois un faisan se glisser dans les genêts... Oh ! je me dis : toi mon bonhomme, tu ne l'échapperas pas... flac !... je l'abats... je cours... c'était le vieux coq au voisin Babouchet... une volaille dans sa dixième année !... C'est ce maudit mariage qui me trouble la tête

(1) Eolin, Azurine.
(2) Rutland, Azurine.

et la vue... Décidément je vas signifier à grand'mère que je veux rester garçon. (Il va déposer son fusil et aperçoit Azurine.) Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça, on dirait que ça remue (Il s'approche) Eh ! mais... c'est fait comme une jeune fille... Dieu qu'elle est mignonne !... qu'elle est gentille !... elle a un drôle de costume tout de même... un peu plus et... tiens, tiens, tiens, elle a des ailes !... Qui diable que ça peut être ! Oh ! j'y suis !... oui, ça doit être Lucette, la fille à l'oncle Mathias... grand'mère m'a dit que c'était pas une fille comme une autre... qu'elle ressemblait aux demoiselles des grandes villes... c'est comme ça qu'elles sont... à ce qu'il paraît. Ah ! qué petite taille !... qué petites mains !... Bon ! bon !... je vois la manigance !... grand'mère m'a envoyé à la chasse pour la mettre là... pour me surprendre... pour m'enjoler... pour que je l'aime enfin !... Eh ! ben !... ça y est !... oui, cousine, oui... je vous trouve ben à mon goût... Oh ! ne faites pas semblant de dormir... à présent que je vous ai vue, je vous épouserai les yeux fermés... Vous pouvez donc ouvrir les vôtres. Hein ! elle ne me répond pas. (Il va prendre son fusil.) Je vais l'éveiller tout doucement.

(Il décharge son fusil par la fenêtre, Azurine se lève tout à coup.)

AZURINE. Ah ! mon Dieu !... qu'y a-t-il ? (apercevant Rutland.) Un mortel ! ah ! que c'est drôle !...

RUTLAND. Comment ! c'est drôle ! au fait, c'est ce que j'ai dit aussi en vous voyant.

AZURINE. C'est pas trop beau !

(Elle tourne autour de lui.)

RUTLAND (1). C'est pas trop laid ! regardez bien ! regardez bien, c'est que vous avez mal vu, pas vrai ?... Vous souriez ?... à la bonne heure... Eh ! ben !... à présent, belle cousine, que nous nous connaissons, nous allons causer un brin, en tête à tête... D'abord, faut que je vous dise tout de suite que vous me convenez, que vous me plaisez énormément... que près de vous mon sang bout à gros bouillons, que mon cœur saute à m'en ôter la respiration... enfin que je suis très-fou de vous... et pour preuve, je vas vous embrasser.

AZURINE. (2) M'embrasser !

RUTLAND, s'essayant la bouche. Un peu ! AZURINE. Par exemple !... Eolin ne m'avait pas dit qu'ils allaient aussi vite que ça. (A Rutland qui s'approche.) Finissez !... Finissez !... Si vous faites un pas !...

RUTLAND. Un pas !... j'en ferais mille pour ça. Allons, cousine, un baiser.

(Il veut embrasser Azurine qui se débat et lui échappe.)

ENSEMBLE.

AIR : du Forgeron.

RUTLAND (3).

Cousine chérie,
A vous mes amours,
Toujours, toujours,
Je vous aim'rai toujours ;
Oui, toute la vie,
Je vous désormais,
A tout jamais,
Près d vous vivre en paix.

AZURINE.

Cessez, je vous prie,
Ou bien pour toujours,
Toujours, toujours,
J'tourment'rai vos jours ;
Craignez ma furie,
Un baiser ? jamais !
Jamais, jamais,
J'veux partir en paix.

AZURINE.

Eh ! quoi ! ton amour espère...

(1) Rutland-Azurine.
(2) Azurine, Rutland.
(3) Rutland-Azurine.

RUTLAND.

Oh! mais oui, oui, oui, oui!
AZURINE.

Tu veux braver ma colère?

RUTLAND.

Oh! mais oui, oui, oui, oui!
AZURINE.

Prends garde si je me venge!
Déjà la main me démange.

RUTLAND.

Quand tu devrais me rosser,
Je saurais bien t'embrasser.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

RUTLAND. AZURINE.
Cousine chérie, Cessez, je vous prie,
Etc., etc. Etc., etc.

(La musique continue dans la lutte; Azurine prend son talisman qui se détache et tombe sans qu'elle s'en aperçoive.)

AZURINE, *appelant*. (1) Aquillonet, à moi! à moi!

RUTLAND. Oh! vous avez beau crier, ça n'y fera ni chaud, ni froid... Ah! je vous tiens
AZURINE, *se dégageant de ses bras*, Pas encore, tiens!

(Elle lui donne un soufflet et monte sur la fenêtre.)

RUTLAND. Oh!
AZURINE, *riant* (2). Et maintenant, suis-moi, si tu l'oses!

RUTLAND. Certainement que je l'ose...

(Azurine disparaît par la fenêtre; Rutland veut la suivre et se précipite sur ses pas; Aquillonet montre sa tête à la fenêtre et souffle avec violence contre Rutland qui recule et finit par tomber à terre.)

RUTLAND, *criant*. Au secours! Au secours!
Qu'est-ce que c'est que ça? Au secours!

SCENE IX.

RUTLAND, MARTHA. (3)

MARTHA. Eh! mon Dieu!.. qu'y a-t'il? C'est toi, mon garçon, que fais-tu là? et à qui en as-tu donc?

RUTLAND, *toujours à terre*. A qui que j'en ait? c'est à celle que vous voulez me haïr pour femme... c'est à ma femme que j'en ai.

MARTHA. Tu l'as donc vue?

RUTLAND, *se relevant*. Pardine... même que j'ai voulu l'embrasser... et pour la peine... vlan! en plein sur le nez...

MARTHA. Mais c'est un rêve que tu as fait.

RUTLAND. Un rêve! regardez mon nez... demandez-lui si c'est un rêve... une si petite main taper si fort!

MARTHA. Mais, mon ami, qui veux-tu qui t'ait battu?... puisqu'il n'y a personne ici?

RUTLAND. Je crois bien... elle s'a envolée par la fenêtre.

MARTHA. Envolée! Ah ça! tu divagues?

RUTLAND. Oui envolée... après m'avoir battu. Si c'est pour me punir d'avoir fait fi de sa main... je lui en demanderai pardon, et à vous aussi, grand-mère... parce que voyez-vous à présent que je la connais, je l'aime! Elle m'a donné un gros soufflet, c'est égal, je l'aime! oui, grand-mère... je crois que je serai comme le grand Pichard... j'aimerai à être battu par ma femme... mais qu'elle revienne... faites-la revenir... pour Dieu, faites-la revenir!

MARTHA. Mais il devient fou... Rutland, mon garçon... écoute moi...

RUTLAND. Là, voyez-vous, vous voulez aussi me faire enrager... quand je voulais pas, vous voulez... je veux, et vous ne voulez plus.

MARTHA. Mais si, mon garçon, je ne m'y oppose pas, mais donne-lui le temps d'arriver.

RUTLAND. Mais puisque je vous dis qu'elle

(1) Rutland, Azurine.
(2) Azurine, Rutland.
(3) Rutland, Martha.

était là... qu'elle s'est ensauvée par la fenêtre. Il me la faut! allez me la cherchez, grand-mère... ou je me porte à des choses furieuses... ou je casse tout ici.

MARTHA, *effrayée*. C'est bien, mon garçon... c'est bien... je t'obéis... j'y vais... je vais la chercher... mais calme toi... tâche de t'éveiller, car tu es sous le coup d'un mauvais rêve.

RUTLAND. Ma cousine Lucette... que je vous dit... il me faut ma cousine Lucette... ou le trépas de la mort.

MARTHA. J'y cours, j'y cours! (A part) Ah! mon pauvre feu! Il a perdu la raison.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

RUTLAND *seul*, il s'assied.

Ah! mon Dieu! Comme ça me travaille là-dedans! (Il prend sa tête entre ses deux mains.) Tic-toc, tic-toc!... Je ne sais pas où je suis... est-ce que par hasard, grand-mère aurait raison?... Est-ce que ce ne serait pas elle?... C'est-y-possible que je me soye trompé... et que je rêve... pourtant quand je me tâte... Oh! non... voyons! j'dors-t-y... ou j'dors-t-y pas? Ah! une idée (Il se mord le doigt.) Aie... non, je ne dors pas! et c'est ben ça. (Il jette les yeux à terre.) Que vois-je... cette étoile brillante... qu'elle portait sur le front... (Il ramasse le talisman.) Oui, c'est bien à elle... Dieu! que c'est beau!... Comme ça reluit!... Oh! maintenant qu'on vienne me dire encore que c'est un songe!... Cette étoile... elle l'a portée. Oh! je veux toujours la conserver... là... sur mon cœur. O ma cousine! ma cousine!...

(Il baise l'Etoile qu'il met ensuite sur son cœur.)

SCENE XI.

RUTLAND, MARTHA, MATHIAS, LUCETTE, (4) PARENTS, AMIS, NOTAIRE, puis AZURINE.

MARTHA. Rutland! Rutland!... mon ami, la voilà!... là voilà!... tu ne t'étais pas trompé.

RUTLAND. Oh! je le savais bien... Enfin, je vais la revoir!...

(Tout le monde entre.)

CHŒUR.

AIR : de Don Juan.

Que l'on s'empresse!

De l'allégresse!

Ah! de bon cœur,
Célébrons leur bonheur!

(La musique continue piano. Pendant le chœur, Martha arrange la cravate de Rutland, qui tout joyeux se laisse faire.)

MATHIAS, *tenant Lucette par la main*. Mon cher Rutland, je je présente ma fille Lucette, ta future épouse...

LUCETTE *faisant une révérence*. (A part.) Il n'est pas mal... (Haut.) Mon cousin...

RUTLAND, *se retournant et saluant*. Ma cousine... ciel... hein... vous... oh! non, non... ce n'est pas vous!... ce n'est pas elle... ce n'est pas là ma femme!

TOUS. (2) Que dit-il?

LUCETTE, à Mathias. Hé bien! en voilà une entrée!

MARTHA. Rutland... que fais-tu?

(Azurine paraît à la fenêtre.)

RUTLAND. Laissez-moi, grand-mère... laissez-moi, ce n'est pas celle-là que j'aime! ce n'est pas celle-là qui portait sur son front la belle étoile que voilà!

AZURINE *portant la main à son front*. O ciel! mon talisman!

RUTLAND. Je ne serai le mari que de celle à

(1) Rutland, Martha, Mathias, Lucette.
(2) Mathias, Lucette, Martha, Rutland.

qui appartient ce bijou... et qui s'est envolée par cette fenêtre! (Il regarde à la fenêtre et aperçoit Azurine qui disparaît.) Dieu! la voilà!... la voilà!...

(Il court vers la fenêtre, on le retient; il se débat; tous les gens de la noce sont dans l'étonnement.)

MARTHA. Mon Rutland!... Il est fou!...

TOUS. Il est fou!

(Il sort en courant.)

ACTE III.

Un paysage — A droite, la chaumière de Martha, adossée contre la vieille tour, dans laquelle s'est passé l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCETTE, MATHIAS. (1)

LUCETTE, *sortant de la chaumière, saisie par Mathias*. C'est une abomination! une indignité!

MATHIAS. Voyons, Lucette, calme-toi!
LUCETTE. Se lever de table au milieu du souper et nous planter là... Ah! mon cousin! mon cousin!

MATHIAS. Ma fille! du calme, du calme!
LUCETTE. Tenez, papa, voulez-vous que je vous dise? Eh bien! à la fin des fins, j'en ai assez de votre Rutland...

MATHIAS. Au nom du ciel, Lucette... pas de coup de tête... un peu de patience...

LUCETTE. De la patience? mais voilà trois grands jours énormes que j'en ai comme une sainte, de la patience! car, c'est vrai... je crois que je l'aime, cette homme là, justement parce qu'il ne se soucie pas de moi... au point que je lui fais des agaceries qui seraient inconvenantes si c'était pas pour le bon motif.

MATHIAS. Agace-le toujours, ma fille!... agace-le... c'est ton père qui t'en conjure.

LUCETTE. Si vous croyez que c'est flatteur d'être traitée comme ça... quand on est jeune et qu'on a des bottes d'amoureux à la ville... car enfin j'en avais des bottes, je n'avais qu'à choisir dans le tas.

MATHIAS. Je sais que tu es recherchée, mon enfant, et que tu ne manqueras jamais de maris... mais c'est Rutland qu'il faut que tu épouses... Pense donc à lui, ma fille... et à son héritage, surtout.

LUCETTE (2). Hé! mon Dieu! pour quelques malheureux écus!...

MATHIAS. Qu'est-ce que tu dis? (Il regarde si personne ne peut l'entendre.) Tu t'imagines que si Rutland avait fait un héritage... un rucher d'héritage... j'aurais le cœur de lui jeter ma fille à la tête, avec des terres et une bonne ferme? Non, non, le père Mathias sait compter, Dieu merci! Et si je tiens à ce qu'il devienne mon gendre, vois-tu... c'est que c'est un parti superbe, admirable, colossal, quoi!

LUCETTE. Mais d'où cet argent lui est-il tombé?

MATHIAS. Voilà le secret... Rutland dans les temps a eu... un père...

LUCETTE. Jean-Louis... je sais ça... qui était devenu officier et qui est mort à l'armée.

MATHIAS. Pas si bête... Au lieu de s'être fait tuercoume on la cru, Jean-Louis a été fait prisonnier par les Russes... puis on l'a relâché... et il paraît qu'une grande dame de là... une Prussienne... une Polonoise, une duchesse, je ne sais pas quoi au juste... en est tombée très-fortement amoureuse... au point de l'épouser.

LUCETTE. Voyez-vous ça?

MATHIAS. Jean-Louis est donc devenu un grand personnage... mais ça ne la pas empêché de faire une grande maladie qui l'a

(1) Lucette, Mathias.
(2) Mathias, Lucette.

emporté il y a quelques mois ; heureusement qu'avant de mourir... il s'est souvenu qu'il avait un fils en Bretagne, et il lui a laissé une somme énorme... pour assurer son avenir et son bonheur... le tout dans un portefeuille où jusqu'il y a des billets de banque à faire frissonner...

LUCETTE. C'est-il possible ?

MATHIAS. Le notaire de la ville qui a reçu l'argent est justement le père Robichon, mon intime... Père Mathias, qui m'a dit comme ça... tout cet argent, si vous le vouliez bien, ne sortirait pas de la famille... Comment ça, père Robichon ? Si Rutland épousait Lucette avant qu'on sache... Pardine, vous avez raison, père Robichon... et ça sera... là-dessus, j'ai bien vite vu la mère Martha, je l'ai cajolée, j'ai parlé mariage, et tout est convenu... C'est pour ça, Lucette, que je t'ordonne d'être aimable et séductrice envers ton cousin, afin que tu deviennes la plus cossue du pays.

LUCETTE. Oh ! oui, j'aurai des toilettes d'enfer ? des dentelles larges de ça ! des robes que tout le monde s'emberlificotera les pieds dedans et se flanquera par terre !

MATHIAS. Certainement ! tu flanqueras tout le monde par terre !

LUCETTE. Et j'aurai aussi des diamants ?

MATHIAS. Et des diamants aussi ; et moi, j'agrandirai mes propriétés... et je parviendrai aux dignités : je me ferai nommer adjoint au maire, lieutenant de pompiers, tous les honneurs de la terre, quoi ! Mais, silence, voilà la mère Martha.

SCÈNE II.

LUCETTE, LA MÈRE MARTHA, MATHIAS (1).

MARTHA. Eh bien ! ma bonne Lucette, es-tu toujours fâchée ?

MATHIAS. Il ne faut pas lui en vouloir, mère Martha... c'est la froideur de Rutland qui la désole.

MARTHA. Lui en vouloir ! à elle... à vous ! qui ne voulez que le bonheur et le bien de mon enfant.

MATHIAS. Eh ! mon Dieu, oui... qu'est-ce que je demande, moi ?... son bien.

LUCETTE. Et moi aussi.

MARTHA. Faut pas perdre patience, mon enfant ; avant peu, ton cousin t' reviendra... c'est moi qui t'en réponds... Que voulez-vous ? Rutland n'est pas un garçon comme un autre, son existence de chasseur en a fait quasi un ours... Vivre toujours seul, dans les bois, dans les montagnes !... ça t'apprivoise pas un jeune homme !... Et depuis qu'il a été question de mariage, il y a des moments où sa pauvre tête bat la campagne que ça m'en déssole le cœur !

MATHIAS. Le fait est que depuis trois jours il a tout à fait l'air d'un fou qu'a perdu la raison.

LUCETTE, à Mathias. Épouser un fou, ça donne à réfléchir ; si ça se gagne, je deviendrais folle... ça nous ferait un drôle d'intérieur.

MATHIAS. Eh ! mon Dieu ! vous n'en seriez peut-être que plus heureux.

MARTHA. Lui qu'était si gai ! un vrai sans-souci ! à présent, il est triste et boudeur... il avait un appétit... Dieu ! le bel appétit qu'il avait ! Eh bien ? maintenant... il ne mange plus, il ne boit plus, il reste des heures entières le nez en l'air sans bouger... je lui parle, il ne répond pas... puis tout à coup, il s'écrie : la voilà ! la voilà ! et alors il se met à courir les champs en furetant partout, en riant, en pleurant... Et, le soir, il revient tout défait et il se couche sans embrasser sa grand-mère.

LUCETTE. Tenez, ma tante... tout ça me donne à penser, à moi, qu'on pourrait bien lui avoir jeté un sort.

(1) Mathias, Martha, Lucette.

MATHIAS. Tu crois, ma fille ?

MARTHA. Lucette n'a peut-être pas tort... pour que mon Rutland soit changé à ce point là... il faut certainement qu'il soit la victime de quelque sortilège... ça s'est vu !

MATHIAS. Certainement, ça s'est vu... mais moi qui vous parle, dans ma jeunesse j'étais stupide... Pardine, mère Martha, vous devez vous en souvenir... j'étais bête comme toutes les oies de notre basse-cour. Eh bien ! c'était un sort qu'on m'avait jeté. C'est le mariage qui m'a dégoûdi ; sans le mariage, je serais encore fort endormant dans la conversation, par ainsi, rassurez-vous sur le sort de Rutland, mère Martha, le mariage chassera tout ça... aussitôt marié, aussitôt guéri.

LUCETTE. Je crois que papa a raison.

MARTHA. Puissiez-vous dire vrai ! mais, avant tout, je veux consulter le vieil ermite qui demeure au bas de la montagne jaune... à trois lieues d'ici, nous le questionnerons, et, s'il le faut, je lui mènerai mon Rutland... il l'interrogera... et j'espère qu'il nous indiquera le moyen de le débarrasser du démon qui le possède. Après, nous songerons au mariage.

MATHIAS. C'est très-bien pensé. (Tapant sur son gousset et à part.) Je ferai en sorte que l'ermite conseille le conjugo. (Haut.) Mère Martha a raison, ma fille... pour que ton cousin puisse être ton mari, il faut qu'il ait sa tête à lui... Tu as besoin de toute sa tête...

MARTHA. Si vous voulez, père Mathias, nous irons tout de suite chez l'ermite.

MATHIAS. Très-volontiers, le temps de mettre le cheval à la carriole et nous partons.

MARTHA. Toi, Lucette, reste ici, tu veilleras sur mon pauvre Rutland.

LUCETTE. Comment ! rester toute seule avec un homme ensorcelé ?

MATHIAS. Il n'y a pas de danger, il ne te mangera pas, sois tranquille ; au contraire, ta présence peut bien faire. (Bas à Lucette.) Tâche de l'ama-louer, et t'auras tes diamants.

LUCETTE, de même. Je tâcherai, papa.

MARTHA. Allons, allons, père Mathias, partons, pour ne pas arriver trop tard.

AIR : Ici pour faire bombance (de la Tirelire.)

ENSEMBLE.

Vers le sorcier du village,
Partez, } tions nous à lui ;
Partons, }
Il doit, j'en ai le présage,
Guérir } mon fils aujourd'hui.
 } vot' fils aujourd'hui.

LUCETTE.

Allez, mais, je vous en prie,
Revenez vit' près de moi,
Un homme atteint de folie
Peut se permettre... on ne sait quoi.

REPRISE ENSEMBLE.

Vers le sorcier, etc.

SCÈNE III.

LUCETTE, puis EOLIN.

LUCETTE. Me voilà seule... allons, attendons que monsieur mon cousin vienne me trouver... Où peut-il être à cette heure ? sans doute à courir les champs comme disait sa grand-mère. Courir les champs, quand je suis là... oh ! que c'est rabaisant !... que c'est rabaisant !

(Musique.)

EOLIN (1), paraissant au fond et à droite. Ah ! c'est la jolie petite paysanne que j'ai remarquée dans les environs... la fiancée de Rutland.

LUCETTE. Je suis sûre, quand il reviendra, qu'il ne fera pas seulement attention à moi.

EOLIN. Il aura tort.

(Il se cache derrière un buisson.)

(1) Lucette, Eolin.

LUCETTE, se retournant. Hein ! c'est drôle, il me semblait qu'on avait parlé ! Après tout, je ne dois pas trop lui en vouloir à ce pauvre cousin, s'il est ensorcelé. Au fait, pour ne pas être amoureux de moi, il faut vraiment qu'il soit ensorcelé. Car, enfin, je puis me dire ça, en confiance... j'ai tout ce qu'il faut pour plaire...

EOLIN, à part. Oh ! la coquette !

LUCETTE.

AIR : En vérité, je vous le dis (Bérat).

Il faut avoir perdu l'esprit
Pour rester froid quand je soupire ;
J'ai le teint frais, un doux sourire,
La taille fin', le pied petit.
J'ai la peau blanche et l'œil qui brille,
Oui, très-souvent, on me l'a dit ;
Pour ne pas me trouver gentille,
Il faut avoir perdu l'esprit.

FOLIN. Elle n'a pas tort, la petite friponne !

LUCETTE (1), même air.

Il faut avoir perdu l'esprit
Pour ne pas voir ce que j'éprouve :
Auprès de lui, quand je me trouve,
Je souris à tout ce qu'il dit.
Ma main... je la lui laisse prendre,
Mon cœur s'agite et me trahit...
Enfin... pour ne pas me comprendre...

EOLIN, finissant l'air.

Il faut avoir perdu l'esprit.

(Il l'embrasse.)

LUCETTE, sans se retourner, à part. Oh ! c'est lui ! c'est Rutland !... Tiens... il s'apprivoise... voyons s'il osera réitérer.

(Elle tend le cou comme pour demander un second baiser.)

EOLIN. Elle se laisse faire... continuons.

(Il l'embrasse à plusieurs reprises et se cache derrière le buisson.)

LUCETTE, à part. Il a osé réitérer. (Haut.) Ah ! mon cousin, mon cousin ! vous abusez... ce n'est pas bien, je vais me fâcher... si vous ne finissez pas. (Elle se retourne.) Eh bien ! où est-il donc ? il s'est sauvé ! mon Dieu, que les hommes sont bêtes ! Rutland ! Mon cousin ! Rutland ! avec son petit air... c'est qu'il m'a très-bien embrassée... (Elle sort en appelant.) Rutland ! Rutland !

SCÈNE IV.

EOLIN, seul, regardant sortir Lucette.

Sur ma foi, voilà une petite qui vaut à elle seule toutes les conquêtes que j'ai eues à la cour de François I^{er}. Et ce rustre, ce nigaud qui néglige une aussi jolie fille pour courir après mon aérienne cousine, qu'il n'a qu'entrevue un instant. Hélas ! c'est notre précieux talisman qui le rend aussi froid et aussi insensible auprès de sa fiancée... Avoir perdu la brillante étoile de l'enchanteresse Circé... quelle imprudence ! et ne pouvoir l'arracher des mains de ce Rutland. Le talisman le protège contre toute violence à cet égard, et sa volonté seule peut nous en rendre maîtres ! Que faire ? Déjà j'ai tout mis en usage : prières, menaces... je l'ai tourmenté par tous les petits moyens qui sont en notre pouvoir... Rien n'a réusé... (Musique.) Je l'entends... essayons encore.

SCÈNE V.

RUTLAND, EOLIN (1).

RUTLAND, entrant en courant, et regardant dans les buissons et dans les arbres. (L'orchestre joue l'air de la Folle.) La voilà ! la voilà ! arrêtez-vous ! Ah ! elle se cache... non, non... ce n'est pas elle ! Rien encore ! Depuis trois jours je la cherche... et je ne peux la

(1) Eolin, Lucette.

(2) Rutland, Eolin.

joindre! (Il tire de sa poche le talisman et le regarde avec amour.) Cette étoile... c'est tout ce que j'ai d'elle. (Il l'embrasse.) Ça vient d'elle... Oh! ça ne me quittera jamais! (Il regarde autour de lui.) Mais où peut-elle être, mon Dieu! Ousqu'elle peut bien être?

EOLIN (1). Par ici.

RUTLAND, se dirigeant du côté où la voix s'est fait entendre. On a dit : par ici! C'est de ce côté... (Il se met à courir; sur un signe d'Eolin, une grosse pierre sort de terre et fait tomber Rutland.) Ale! (Se relevant très-vite.) Imbécile que je suis! ne pas voir cette grosse pierre. (La pierre disparaît.) Eh ben! ousqu'elle est donc passée à présent? elle ne m'est pourtant pas entrée dans le pied. Ah! bon! je devine... c'est encore un tour du démon, du mauvais génie, qui m'asticote depuis deux jours! Voyons, réponds, mauvais diable, c'est y encore toi?

EOLIN. Moi-même!

RUTLAND. J'en étais sur. Savez-vous que vous vous trompez joliment, si tu te figures que ça peut durer longtemps comme ça entre nous.

EOLIN. Ça durera autant que je voudrai.

RUTLAND. Allez! tout ce que tu fais là est bien petit! Oh! que c'est petit! Vous profitez de ce que vous êtes invisible; mais je m'en plaindrai aux autorités. Et dire qu'il n'y a pas prise de corps sur ces gens-là! Adieu, je m'en vas, car je ne peux pas vous regarder en face.

EOLIN. Reste.

RUTLAND, après avoir fait quelques pas s'arrête jusqu'à nous. Comment! reste? Ah! bon! v'la que mes jambes sont plantées en terre! impossible d'avancer? Ah çà! voyons donc à la fin... Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de me taquiner?... grand bêta!... (A part.) Je suis sur qu'il est très-grand et très-maigre. (Haut.) Avant hier, vous m'avez poussé dans la grande mare, ousque j'ai pris un bain de grenouille! hier, vous avez fait tomber sur moi un gros nid de pie; tous les œufs se sont cassés sur ma tête, et ça m'a fait dans le cou une omelette très-désagréable. Aujourd'hui, v'la que vous vous emparez de mes jambes... Mais on ne s'empare pas comme ça des jambes du monde.

EOLIN. Il ne tient qu'à toi de faire la paix. Si tu le veux, ton sort va changer; je puis te rendre le plus heureux des hommes.

RUTLAND. Rendez-moi alors mes jambes.

EOLIN. Marche donc!

RUTLAND. Ah! elles se détachent... à la bonne heure! les ressorts ne sont pas abimés. Voyons, maintenant... causons, vous disiez donc...

EOLIN. Que je puis te rendre le plus fortuné des mortels. Il dépend de toi d'être riche, puissant, d'avoir un palais, des vins exquis, des bayadères...

RUTLAND. Non, non, non... je ne veux pas de tout ça. Rendez-moi plutôt le joli petit être que j'ai trouvé sur mon lit de fougère.

EOLIN. Pour être heureux, il faut, au contraire, que tu renonces à la voir; et, en échange de mes bienfaits, je ne te demande que cette étoile qui lui appartient, et que tu as en ton pouvoir.

RUTLAND. Ah! je savais bien que c'était pas du bonheur que vous vouliez me proposer... car sans elle est-ce qu'il peut y en avoir pour moi? et quand à cette étoile... elle est donc bien précieuse, qu'on m'offre tant de choses en échange?...

EOLIN. Elle est précieuse pour celle qui l'a perdue, mais pour toi, c'est un objet inutile.

RUTLAND. Eh bien! que celle qui l'a perdue vienne elle-même me la redemander... que je la revoie, que j'entende encore sa petite voix... et puis après... nous verrons...

EOLIN. Tu la lui rendras?

(1) Eolin, Rutland.

RUTLAND. Je ne dis pas ça... je verrai.

EOLIN. Rutland... rends-la moi et je te donne tous les biens que je t'ai promis.

RUTLAND. Non pas... A vous, je ne rendrai rien.

EOLIN. Tu refuses de m'en faire l'abandon?

RUTLAND (1). Je refuse.

EOLIN. Au revoir donc; bientôt tu auras de mes nouvelles.

RUTLAND. J'en désire pas, n'vous dérangez pas pour ça.

EOLIN, à part. Allons retrouver ma cousine, et aviser au moyen de vaincre l'obstination de ce rustre.

(Il sort.)

SCENE VI.

RUTLAND puis LUCETTE (2).

RUTLAND. Etes-vous parti... hein? si vous êtes parti, dites-le?

LUCETTE. Ah! enfin je le retrouve.

RUTLAND. Vous êtes parti... tant mieux! Bien des choses chez vous.

LUCETTE. A qui donc parle-t-il?... Mon cousin?... mon cousin?

RUTLAND. Tiens, c'est vous qui êtes là, cousine Lucette?

LUCETTE. Il y a joliment longtemps que je cours après vous, monsieur.

RUTLAND. Ah! et pourquoi donc, cousine, que vous courez après moi?

LUCETTE. C'est ça, faites l'étonné! Allez, monsieur, c'est très-mal d'embrasser les jeunes filles... et de s'en sauver après.

RUTLAND. Moi, je vous ai embrassée?

LUCETTE. Mon Dieu, j'y vous en fais pas un crime, après ça, vous êtes dans votre droit... puisque l'on vous destine l'un à l'autre, vous pouvez m'embrasser... vous êtes dans votre droit... faut pas vous cacher pour ça, ni vous en faire faute... entendez-vous, cousin? faut pas vous en faire faute (A part.) Voyez un peu s'il comprendra.

RUTLAND. Cousine, vous venez me conter des balivernes, je suis fâché de vous le dire.

LUCETTE. Comment, monsieur! vous allez n'ér qu'ici, à cette place, vous m'avez donné un gros baiser sur le cou?

RUTLAND. Pour le coup, c'est trop fort!

LUCETTE. Comment, c'est trop fort? je vous dis, moi, que vous m'avez embrassée... il y a dix minutes, si vous ne voulez pas en convenir, c'est par timidité. Mais tenez, mon cousin, je veux être franche avec vous... et, puisque vous m'avez fait une déclaration, puisque vous m'avez juré que vous m'aimiez, car en m'embrassant ça voulait dire tout ça... eh bien! je vous avouerai de mon côté que je ne vous vois point avec insensibilité, et que je consentirai de bon cœur à devenir votre femme... il y en a qui feraient les mijaurées... qui diraient ci et ça... moi pas... parce que la franchise vaut mieux que tout le reste; et voilà comme je suis... A vous la parole, mon cousin.

RUTLAND (3). Ta, ta, ta, ta... êtes-vous bavarde; comme vous y allez, cousine! mais j'ai pas dit un mot de ça! mais c'est des propos... c'est des bêtises! et quant au baiser, je jure sur les cheveux de ma grand'mère que ce n'est pas moi qui vous l'ai appliqué.

LUCETTE. Comment, monsieur! ce n'est pas vous? Eh bien! qui donc, s'il vous plaît? S'il vous plaît, qui donc.

RUTLAND. Voulez-vous le savoir? Eh bien... c'est le diable!

LUCETTE, avec effroi. Le diable! j'aurai été embrassée par le diable...

RUTLAND. Lui-même... tout à l'heure, ici, j'ai eu une conversation intime avec lui.

(1) Rutland, Eolin.

(2) Rutland, Lucette.

(3) Lucette, Rutland.

LUCETTE. Mais non, c'est pas possible, ça il a parlé... et il n'avait pas une grosse voix.

RUTLAND. Pardine! parce qu'il a changé son organe; il est malin comme un singe, méfiez-vous de lui.

AIR : Des louis d'or.

Il prend un' petite voix bien douce,
Mais c'est pour mieux vous enjoler;
Il se démente, il se trémousse
Afin de vous entortiller.
Prenez bien gard', cousin' Lucette,
Ce que j'vous dis est positif,
Et s'il vous a conté fleurette,
Ce n'est pas pour le bon motif.
Veillez bien sur votre innocence:

Le diable a passé par ici,
Il se prépar' quéq' manigance,
Autour de nous, ça sent l'roussi.

LUCETTE. Mais non, ça ne sent rien de désagréable, et je vous assure que son baiser... n'était pas désagréable non plus...

RUTLAND. Ah!... son baiser n'était pas désagréable... voyez-vous ça... le scélérat! Oh! mais, rassurez-vous, si je le tiens une bonne fois au bout de mon fusil...

LUCETTE. Le tuer!

RUTLAND. Eh bien!... vous ne voulez pas que je tue le diable?

LUCETTE. Dame!... s'il est gentil? et puis on dit qu'il y en a qui ne sont pas méchants. Et par où qu'il s'est sauvé?

RUTLAND. Je crois qu'il a pris la route du petit bois, par-là...

(Il indique la gauche.)

LUCETTE. Dans le petit bois où il y a de si bonnes noisettes? justement j'allais en cueillir; je vais de même y aller... il n'y a pas de danger, n'est-ce pas cousin?... Qu'est-ce que vous me conseillez?

RUTLAND. Ah! dame!... ça vous regarde, cousine... si vous êtes courageuse, allez-y... moi, ça m'est égal.

LUCETTE. Ça m'est égal... en ce cas, j'y vais. (A part.) S'il ne comprend pas, c'est qu'il est né sous une cloche à melon.

ENSEMBLE.

AIR : J'vas chercher ma friandise. (Des Puritains.)

RUTLAND.

Prenez garde à c' que vous faites,
Ces gens-là vous jettent des sorts;
Allez cueillir des noisettes...
Faut vraiment qu'elle ait le diable au corps.

LUCETTE.

Je vais cueillir des noisettes,
Je n'crains pas qu'on m'jette des sorts;
Dieu! que les hommes sont bêtes!
Faut vraiment qu'il ait le diable au corps.

(Lucette sort.)

SCÈNE VII.

RUTLAND, puis AZURINE.

RUTLAND. M'est avis que la cousine n'a pas trop peur de rencontrer le diable une seconde fois... elle est furieusement curieuse, la cousine Lucette!... Grand'mère qui veut à toute force que je l'épouse... oh! non, ça ne se peut pas... je sens que je ne pourrons jamais l'aimer (mettant la main sur cœur)... Il n'y a plus de place là pour personne (Il s'assied sur un banc de gazon à gauche.) et celle pour qui j'ai tant d'amour... je ne la reverrai peut-être jamais!... (Une musique se fait entendre.) Qu'est-ce que j'entend?... Ah! quelle douce musique!

(Une branche d'un arbre de droite s'abaisse jusqu'à terre; Azurine, qui était cachée derrière, s'avance vers Rutland; la branche reprend première place.)

AZURINE, à part. Il est seul. Avançons,

(1) Azurine, Rutland.

ma mère, donnez-moi les moyens de recouvrer le talisman précieux que je tenais de vous,

RUTLAND. C'est drôle! je me sens tout ému. Fh ben! qu'est-ce qui me prend donc?

AZURINE. Rutland!...

RUTLAND, se levant. Hein? qui m'appelle?

AZURINE. C'est moi... Azurine.

RUTLAND. Azurine!... quel joli nom!... cette voix! c'est la sienne! c'est la vôtre! oh! oui, c'est la vôtre... je la reconnais. (Il regarde de tous côtés.) Eh bien?

AZURINE. Ne me cherche pas, je suis invisible pour toi.

RUTLAND. Invisible... oh! ça ne fait rien... vous me parlez, c'est déjà du bonheur... et puis, tenez, je suis sûr que vous êtes là... de ce côté...

(Il indique le côté opposé à celui où se trouve Azurine.)

AZURINE. Rutland, pourquoi retiens-tu en ton pouvoir un objet qui ne t'appartient pas?

RUTLAND. Ce que je retiens est à moi, parce que je l'ai trouvé dans mon chez moi... et que celle qui l'a perdu n'est jamais venue le réclamer en personne naturelle; qu'elle se montre et nous verrons!

AZURINE. Tu es donc sûr que c'est elle qui est près de toi?

RUTLAND. Oh! oui, mon cœur bat assez fort pour ça.

AZURINE. Et si elle se montre à toi... lui en seras-tu reconnaissant?

RUTLAND. Est-ce que ma vie ne lui appartient pas?

AZURINE. Regarde donc, et sois satisfait.

(La ritournelle de l'air suivant se fait entendre.)

RUTLAND, s'agenouillant. Oh! oui... c'est vous! ce n'est pas un rêve, n'est-ce pas? je ne dors pas!

AIR : Barcarolle de Pilatt (de la Croix-d'Or.)

AZURINE.

Oui, c'est bien moi, je viens combler tes vœux; Tu veux me voir... regarde et sois heureux;

En toi j'ai confiance,
J'accomplis ton souhait,
Que ta reconnaissance
Réponde à mon bienfait;
Oui, je mets à l'épreuve
Ton bon cœur, en ce jour;
Il m'en faut une preuve
Pour croire à ton amour.

ENSEMBLE.

AZURINE.

Oui c'est bien moi, etc.

RUTLAND.

Le ciel enfin vient donc combler mes vœux;
Je vous revois! Ah! que je suis heureux!

RUTLAND. C'est vous! vous! mais j'ai pas assez de tous mes yeux pour vous regarder! oh! merci, de vous être rendue visible... oh! que vous êtes donc bonne!

AZURINE. Tu me trouves bonne; tu ignores donc que c'est par mon ordre que l'on te tourmente depuis trois jours?

RUTLAND. C'est pas possible, vous êtes trop jolie pour être méchante.

AZURINE. C'est ce qui te trompe, car je t'ai joué moi-même plus d'un tour.

RUTLAND. Comment! ça se pourrait! c'est cette jolie petite main blanche qui me battait... ces petits doigts effilés qui me donnaient des chiquenaudes sur le nez... Mordieu! si je l'avais su... mais j'aurais tout supporté avec joie... Moi qui bougonnais, qui faisais la moue... j'aurais pas fait la moue, car ça devait m'enlaidir... et je veux pas que vous me trouviez laid. Oh! maintenant, tapez-moi, battez-moi... je sourirai toujours.

AZURINE, à part. Pauvre garçon! (Haut.) Au contraire, Rutland, je veux que désormais on te laisse tranquille. Rends-moi l'étoile

précieuse qui m'appartient, et tu n'auras rien à redouter.

RUTLAND, hésitant. Que je vous la rende? AZURINE. Quand je te prie de me la donner, voudrais-tu la garder encore?

RUTLAND. Oh! pardon... si j'hésite... mais c'est à ce bijou que je dois tout mon bonheur... sans lui, je ne vous aurais jamais revue... et si je m'en séparais... si je vous le rendais... peut-être ne reviendriez-vous plus.

AZURINE. Eh! bien, quand cela serait?

RUTLAND. Quand cela serait! ne plus vous revoir! mais est-ce que je pourrais vivre avec cette idée là... Oh! maintenant, je le devine... vous rendez ce bijou... ce serait vous dire un éternel adieu... vous iriez aut' part! Oh! non, je ne vous le rendrai pas!

AZURINE. Tu crois donc que je ne puis m'éloigner sans lui?

RUTLAND. Je ne dis pas ça... mais du moins, si vous partez, il me restera quelque chose de vous. Cette étoile brillante, je la regarderai à chaque instant du jour... et je la placerais en idée sur votre front... comme elle était lorsque je vous ai vus pour la première fois.

AZURINE, à part. Pauvre Rutland, comme il m'aime! (Haut.) Rutland... il me faut cette étoile... il me la faut! je te la demande comme une preuve de ton amour!

RUTLAND. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais pas ça.

AZURINE, à part. Ah! c'est trop de ménagements... sans ce talisman je puis perdre mon immortalité... (Haut.) Rutland, j'ai bien voulu descendre à la prière; mais à présent j'ordonne. Songes-y bien... en me refusant plus longtemps, ce serait l'exposer à un châtiment terrible.

RUTLAND. Ça m'est égal.

AZURINE. Je puis te tourmenter sans cesse, te rendre le plus malheureux des hommes.

RUTLAND. Ça m'est égal.

AIR de l'Ermitte de Saint-Axel.

AZURINE.

De tous les maux qu'on bas l'on endure,

Oui, je puis écabler ton sort!

RUTLAND. Ça m'est égal.

AZURINE.

Livrer ton corps à la torture,
Je puis enfin, je puis causer ta mort!

RUTLAND.

Mourir... hé! mon Dieu! ça m'arrange,
D'yous voir là-haut l'espoir me restera.
Car j'eu suis sûr, vous êtes un ange,
Oui! vous d'vez d'meurer de c'ôté là! } bis.

AZURINE, à part. Mon Dieu! que faire? que lui dire?

RUTLAND. Faites-moi souffrir, je suis prêt à tout... et pourtant je ne mérite pas ça... Comment traiterez-vous donc ceux qui vous haïssent, si vous faites tant de mal à ceux qui vous aiment?

AZURINE, à part. Il a raison... et malgré son air grossier... il s'exprime d'une manière... Oh! chassons toute pitié... rien ne doit m'arrêter pour rentrer en possession de mon talisman. (Haut.) Rutland, la nuit vient... il faut nous séparer... ton dernier mot?

RUTLAND. J'yous aime!

AZURINE, impatientée. Ta résolution?

RUTLAND. J'yous aime!

AZURINE. Et cette étoile?

RUTLAND. Je garde mon seul trésor!

AZURINE. Mais alors, malheur à toi!

RUTLAND. Malheur à moi, s'il le faut!

AZURINE. Va-t-en! car je grains pour toi les effets de ma colère... va-t-en!

RUTLAND. Oh! non, pas tant que vous serez là.

AZURINE. Va-t-en, te dis-je... je le veux!

(Elle étend le bras; Rutland est entraîné par une force irrésistible au milieu des éclairs et des coups de tonnerre. Musique.)

SCENE VIII.

AZURINE, seule.

Impossible de lui faire entendre raison... Quel parti prendre? C'est donc une bien forte passion qu'il ressent pour moi? c'est affreux! c'est révoltant d'être aimée comme cela... et pourtant, c'est bien gentil... ce n'est qu'un paysan... mais quel cœur! quel désespoir! quel courage! Mon Dieu! mon Dieu!... les hommes sont-ils donc aussi dangereux qu'on me l'a dit?

AIR de l'Ambassadrice.

Vrai, ce garçon là
M'aime trop, oui-dà!
Que faire à cela?
Qui me le dira?
Som cœur, je l'atteste,
Parlait sans détour,
Ses regard modestes,
Peignait bien l'amour.
Augmenter sa peine,
Le puis-je, vraiment?
Mais d'être inhumaine
J'ai fait le serment.
Vrai ce garçon là, etc., etc. (bis.)
De le laisser faire
J'aurais grand désir
J'ignorais que plaisir
Fit tant de plaisir.
Mais ce garçon là, etc., etc.

SCENE IX.

AQUILLONET, AZURINE, EOLIN. (1)

(Aquillonet et Eolin arrivent chacun d'un côté opposé; pendant cette scène la nuit vient peu à peu.)

AQUILLONET. Eh bien! belle Azurine? EOLIN. Que s'est-il passé, ma charmante cousine?

AQUILLONET. Le rustre a-t-il cédé? EOLIN. Avons-nous enfin notre talisman?

AZURINE. Hélas! non... Vous me voyez dans le plus grand embarras!

EOLIN. Comment, il ne vous l'a pas rendu? AQUILLONET. Il nous le faut pourtant... il nous le faut!

AZURINE. Mais vous n'ignorez pas que le talisman ne peut changer de main sans la volonté de celui qui le possède.

EOLIN. Sans doute, et nous ne pouvons compter que sur notre ruse et sur la négligence de Rutland.

(Il reste pensif.)

AZURINE. Voyons, seigneur Aquillonet, conseillez-moi! Ma mère vous a placé près de moi pour me protéger, pour renverser les obstacles que je rencontrerais... voici l'occasion de mettre votre esprit à l'épreuve.

AQUILLONET. Certainement! certainement! au-je je cherche... il s'agit de trouver un moyen... ça viendra... mais j'avoue qu'en ce moment je manque totalement de moyens.

EOLIN. Il en est un pourtant.

AQUILLONET. Il en est un! à la bonne heure donc! (A Azurine.) Je vous disais bien que ça allait venir... nous le tenons. (2) Voyons, Eolin, ce moyen?

AZURINE. Quel est-il?

EOLIN. (3) La mort de Rutland!

AZURINE, tristement. Sa mort!

AQUILLONET. Mais le talisman ne le protège-t-il pas contre tout danger?

EOLIN. Oui, contre tout danger venant des habitants de ce monde... mais nous pouvons le livrer aux Willis.

AZURINE. Les Willis! qu'est-ce que cela?

EOLIN. Les Willis sont les âmes des humains qui sont morts d'amour... A minuit, ils quittent leurs cercueils et viennent danser, à la clarté de la lune, dans les cimetières ou près des monuments en ruine... Ceux que tourmen-

(1) Aquillonet, Azurine, Eolin.

(2) Azurine, Aquillonet, Eolin.

(3) Azurine, Eolin, Aquillonet.

tent des peines de cœur trouvent parmi ces fantômes l'image de l'objet adoré... puis, bientôt entraîné par la fascination de leurs danses, ils se joignent à eux et finissent par perdre l'existence au milieu de ces illusions perfides.

AQUILLONNET. Mourir en dansant... ça doit être très-agréable. Voilà un manant bien heureux de sauter le pas aussi gaïement.

EOLIN. Ainsi vous trouvez mon projet...

AQUILLONNET. Superbe, admirable... et je vais...

(Il monte et passe au N° 1. (1))

AZURINE. Arrêtez... employer un moyen aussi violent, causer la mort d'un homme?

EOLIN. De la pitié!

AZURINE. Eh bien! quand j'en aurais de la pitié? faire souffrir est-ce donc une des conditions de mon épreuve sur terre?

AQUILLONNET. Mais puisque ce maudit paysan ne veut pas entendre raison... D'ailleurs, c'est notre seule ressource... Voulez-vous rester exposée aux atteintes de l'amour? Azurine, rappelez-vous les paroles de votre mère: « Si tu aimes un mortel, ma fille, tu ne me veras pas plus, tu perdras ton essence divine... » « Tu vieilliras, tu deviendras laide. »

AZURINE. Assez... assez... je m'abandonne à vous... je suivrai vos conseils... oh! je ne veux pas vieillir!

(Musique jusqu'à la fin du tableau.)

EOLIN. J'entends Rutland... silence!

SCÈNE X.

LES MÊMES, RUTLAND (2).

RUTLAND, qui cherche autour de lui. Enfin, j'ai pu regagner cet endroit... elle n'y est plus... je ne sais pas qu'est-ce qui m'a entraîné comme ça... mais on y allait d'une terrible force. Où la trouver à présent?

EOLIN. Rutland!

Hein? ah! c'est la voix du diable. (Il lève la tête comme s'il parlait à un géant.) Qu'est-ce que vous me voulez?... toi qui m'appelle?...

EOLIN. Je viens de là part de celle que tu aimes.

RUTLAND. Vous venez de sa part? Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Ousque vous êtes? c'est qu'il commence à faire sombre... Et qu'est-ce qu'elle désire?... qu'est-ce que vous venez me dire de sa part?

EOLIN. Touchée de ton amour, elle te donne rendez-vous cette nuit.

RUTLAND. Cette nuit? ça se pourrait! Et où ça? à quelle heure?

EOLIN. A minuit, au cimetière du village.

RUTLAND. Au cimetière! c'est un drôle d'endroit pour causer d'amour.

EOLIN. Craindrais-tu de l'y rendre?... Aurais-tu peur?

RUTLAND. Peur? moi! quand il s'agit de la voir! Mais j'passerais par le feu pour ça!

EOLIN. Tu l'y rendras donc?

RUTLAND. Je m'y rendrai.

EOLIN. Tout à l'heure... à minuit?

RUTLAND. A minuit!

EOLIN. Au revoir donc.

RUTLAND. Adieu!

EOLIN, à Aquillonnet et à Azurine. Nous le tenons!...

AZURINE, à part. Pauvre Rutland!

RUTLAND, à part. Au cimetière! oh! n'importe, elle y sera!

(Rutland sort par la droite, les autres par la gauche.)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

(1) Aquillonnet, Azurine, Eolin.

(2) Rutland, Eolin, Azurine, Aquillonnet.

TABLEAU II.

UN CIMETIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

EOLIN, AQUILLONNET, AZURINE (1)

(Musique d'entrée.)

EOLIN. Nous y voici!

AQUILLONNET. Au milieu de ces tombes j'ai failli culbuter vingt fois.

AZURINE. Cet endroit est bien lugubre.

EOLIN. Qu'importe, c'est le lieu du rendez-vous.

AQUILLONNET. Oui, c'est ici que les pauvres humains se donnent tous rendez-vous.

AZURINE. Et c'est dans ce cimetière que les Willis viennent danser?

EOLIN. Tous les soirs, à minuit!

AQUILLONNET. Notre homme ne tardera pas à paraître... pourvu qu'il n'oublie pas l'heure.

AZURINE. Puisse-t-il ne pas venir!

EOLIN. Que dites-vous là, ma cousine? En vérité, vous nous feriez croire des choses...

AZURINE. Oseriez-vous penser que moi, fille de la reine des Génies, je puisse me laisser toucher par l'amour d'un villageois? Non; mais s'il vient pour moi dans un pareil lieu et à pareille heure... c'est que cet amour est grand et pur... et je dois le plaindre.

AQUILLONNET. Bah! bah! vous êtes trop bonne!

EOLIN, à part. Pauvre Azurine, elle a grand besoin de son talisman. (Haut.) L'heure avance... il faut donner le signal aux Willis.

AQUILLONNET. Quel signal?

EOLIN (2). Prenez une branche de cyprès fraîchement cueillie... frappez trois coups sur cette colonne qu'entoure le lierre sauvage; ainsi vous avertirez les Willis.

AZURINE. Eolin, un moment... songez qu'il y va de la mort d'un pauvre jeune homme.

AQUILLONNET. Oh! pas d'enfantillage, charmante Azurine... un homme de plus ou de moins, qu'est-ce que ça vous fait?

EOLIN. Aquillonnet, faites ce que j'ai dit. (A Azurine.) Malgré vous, nous saurons bien vous sauver.

(Aquillonnet, après avoir arraché une branche de cyprès, va vers la colonne et la frappe trois fois; à chaque coup un son lugubre se fait entendre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE WILLIS (3) sortant d'un tombeau devant la colonne.

(Musique.)

LA WILLIS. Fille de l'Air, que veux-tu?

EOLIN. Tirer vengeance d'un mortel.

LA WILLIS. Que pouvons-nous pour toi?

AQUILLONNET. Le genre de mort que l'on trouve au milieu de vous nous a paru le plus convenable pour nous débarrasser de celui que le destin condamne.

LA WILLIS. Fille de l'Air, réponds... Celui que tu nous enverras doit-il périr?...

AQUILLONNET, à Azurine. Songez à votre immortalité!...

EOLIN, de même. Songez à votre mère!

AZURINE. Puisque c'est le seul moyen de remonter au ciel, qu'il périsse!

LA WILLIS. Il suffit, nous sommes à tes ordres.

(Elle étend le bras vers la colonne; un grand coup de tam-tam se fait entendre; tous les tombeaux s'ouvrent, des fantômes de femme en sortent.)

AZURINE (4). Ah! mon Dieu! mais ces fantômes sont affreux!

(1) Aquillonnet, Eolin, Azurine.

(2) Eolin, Azurine, Aquillonnet.

(3) Eolin, Azurine, Aquillonnet, la Willis.

(4) Aquillonnet, Eolin, la Willis, Azurine.

AQUILLONNET. Le fait est que ça ne flatte pas le regard.

LA WILLIS. Mes sœurs, nous devons fasciner par nos danses et entraîner à la mort un malheureux que tourmente un amour sans espoir... Préparez-vous. (Les lincoles qui recouvrent les Willis tombent et elles se trouvent légèrement vêtues de gaze blanche.) A quelle heure doit venir la victime?

AZURINE. Quand minuit sonnera.

LA WILLIS. Qui nous la désignera?

EOLIN. Moi, en me mêlant à vos danses.

(On entend sonner minuit.)

AQUILLONNET. Voici l'heure!.. il va venir.

AZURINE, qui a été au fond. C'est lui... je le vois!

EOLIN, aux Willis. Eloignez-vous, et soyez prêts au moindre signal.

(Les Willis s'éloignent et se perdent dans les cyprès.)

SCÈNE III.

RUTLAND, EOLIN, AZURINE, AQUILLONNET.

CHEUR,

Air : Du pauvre Jacques.

Vers nous il s'avance,

Ah! plaignons son sort,

Car, sans défiance,

Il marche à la mort. } Bis.

RUTLAND.

Avançons sans crainte,

Rientôt... doux espoir!

Ici, sans contrainte,

Je vais donc la voir!

REPRISE DU CHOEUR.

Vers nous il s'avance, etc.

RUTLAND.

Mon cœur bat d'avance,

J'appelais la mort!

Lorsque l'espérance

Vient changer mon sort. } bis.

RUTLAND. Il me semble qu'on a marché...

EOLIN. Rutland!

RUTLAND. Présent, me voici... Je suis exact, vous voyez... et elle?

EOLIN. Elle aussi, regarde.

(Il lui amène Azurine.)

RUTLAND. Oui, c'est elle... oh! que je suis donc heureux! Comment! c'est bien vous?... ce n'était pas une tromperie? et vous n'avez pas tremblé de vous rendre ici?

AZURINE (1). Toi-même... as-tu tremblé d'y venir?

RUTLAND. Moi! oh! non! Pour me rapprocher de vous, je courrais au bout du monde... plus loin encore... Ah! mais mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour être si heureux que ça... je suis près de vous... et c'est par votre ordre... Comment donc vous remercier de me donner autant de bonheur?

AQUILLONNET (2). Rutland... ne te livre pas encore à la joie... Avant de t'abandonner cette jeune fille, nous devons savoir si tu es digne d'elle, et nous allons mettre ton courage à l'épreuve.

RUTLAND. Oh! tant mieux... car elle verra combien je l'aime... Je suis prêt à vous obéir... que faut-il faire?

(Aquillonnet fait signe à Azurine de faire placer Rutland à côté d'elle sur une tombe.)

AZURINE (3). Viens donc te placer près de moi... ici, sur cette tombe.

RUTLAND. Sur cette tombe? Mais si celui qui dort là dessous... si le propriétaire de l'endroit trouvait ça mauvais?

AZURINE. Tu refuses... As-tu peur?

RUTLAND. Oh! non! voyez plutôt si ma main

(1) Rutland, Azurine, Eolin, Aquillonnet.

(2) Aquillonnet, Rutland, Azurine, Eolin.

(3) Azurine, Rutland, Aquillonnet, Eolin.

tremble.. (Il lui prend la main. A part.)
Tiens, c'est la sienne qui tremble!
(Il va s'asseoir sur une tombe à droite avec Azurine.)
EOLIN, au fond. Maintenant, Willis... paraissez !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WILLIS.

CHŒUR.

Air : *Des Huguenots.*

Dansons, dansons, le sort l'ordonne !
Formons des pas toujours nouveaux,
Allons, mes sœurs, quand minuit sonne,
Il faut sortir de nos tombeaux.

Le milieu de l'air continue pendant que l'on parle.

AZURINE, *le faisant asseoir et lui prenant la main.* Bas. Rutland... il en est temps encore... mon étoile, rends-la moi... je t'en supplie, il y va de ton existence !

RUTLAND. Non, non ! la rendre en ce moment... ce serait une lâcheté... Mourir près de vous, c'est encore du bonheur !

REPRISE DU CHŒUR.

Dansons, dansons, etc.

(A la fin du chœur, la musique doit changer pour devenir plus bruyante ; les Willis forment des groupes, attitudes et dansent une ronde fantastique : Eolin vient prendre Rutland et l'entraîne au milieu des danses ; Azurine s'échappe ; Rutland la cherche et la poursuit derrière les tombeaux ; ou l'entoure ; Azurine paraît sur le devant ; Rutland veut la rejoindre, on l'en empêche ; il paraît souffrir.)

RUTLAND. Azurine ! Azurine !

(Le charme opère sur Rutland, qui, épuisé, tombe à terre, et paraît succomber à un étourdissement mortel ; Azurine fait un signe, les Willis s'arrêtent ; air du prologue : *Adieu, belle Venise !* Rutland se traîne avec peine vers Azurine, qui est dans la plus grande agitation. (1)

AZURINE (2). Arrêtez ! arrêtez !

AQUILLONET. Que faites-vous ? Un moment encore, et il est à nous... Que les danses recommencent !

AZURINE. Non, je ne veux plus de danses.

AQUILLONET. Mais si les Willis s'arrêtent, il ne mourra pas.

AZURINE. Je veux que les Willis s'arrêtent.

EOLIN. Mais s'il ne meurt pas, plus de talisman !

AZURINE. Eh bien ! plus de talisman... je ne veux pas qu'il meure.

EOLIN. O ma pauvre cousine ? à Aquillonet. Plus que jamais nous devons veiller sur elle !..

(Les Willis font quelques pas vers Rutland, comme pour saisir leur proie ; Azurine d'un bras le protège et de l'autre ordonne aux Willis de se disperser ; celles-ci, fascinées par le regard d'Azurine, reculent peu à peu et rentrent dans leurs tombeaux.)

Le rideau tombe.

ACTE IV.

TABLEAU I.

LES BORDS D'UN LAC.

(Deux individus pêchent à la ligne sur le bord du lac, tournant le dos au public. L'orchestre joue l'air : *Pêcheur, la matinée est belle.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DES GÉNIES, AQUILLONET (3).

(Ils ont tous des vestes de canotiers.)

AQUILLONET. Je crois que ça mord !

LE ROI DES GÉNIES, au fond, se parlant à lui-

(1) Eolin, Rutland, Aquillonet, Azurine.

(2) Eolin, Rutland, Azurine, Aquillonet.

(3) Aquillonet, le roi des Génies.

même. Diable de vent ! ne me parlez pas de pêcher quand il fait du vent !

AQUILLONET. Tic ! Je le tiens !... je le tiens !

(Il retire un gros poisson au bout de sa ligne.)

LE ROI DES GÉNIES. Qui est-ce qui prend du poisson par ici, quand je n'en vois pas la queue d'un ?...

AQUILLONET. Que vois-je ? le roi des Génies !...

LE ROI DES GÉNIES, se levant. Aquillonet !... J'aurais dû m'en douter. C'est cet animal-là qui me procurait un vent pareil !... Dis donc, tu ne peux donc pas retenir ton souffle, quand je pêche à la ligne ?...

AQUILLONET. Grand roi !... est-il possible ! vous ici, faisant la chasse aux goujons !

LE ROI DES GÉNIES. Je fais ce que je veux ; ça ne te regarde pas ! Mais toi, gros sans souci... toi que je croyais un vent sérieux... c'est ainsi que tu veilles sur Azurine... hein ?... n'as-tu pas de honte ?... un vieux vent du nord se livrer à une occupation aussi stupide !...

AQUILLONET. Mais vous-même... grand roi des Génies ?...

LE ROI DES GÉNIES. C'est autre chose. Moi, je mets du génie dans tout ce que je fais... je pêche, mais je ne prends rien... Tandis que toi... (Avec bonhomie.) Qu'est-ce que c'est que tu as pêché tout à l'heure ?

AQUILLONET. Une petite truite...

(Il la lui montre.)

LE ROI DES GÉNIES. Non, c'est un gardon !

AQUILLONET. C'est une truite, grand roi.

LE ROI DES GÉNIES. Mais regarde don, c'est un gardon. (S'oubliant.) Elle est gentille... tu as de la chance ! (Sur un autre ton, avec un air courroucé.) Et vous croyez qu'on vous a pris pour pêcher des gardons... vent poussif que vous êtes !

AQUILLONET, s'emportant à son tour. Poussif !... vent poussif !... moi ! (Gonflant ses joues et envoyant des bouffées d'air.) (1) Pfflou !... Pfflou !... Poussif !... !

Un paysan passe, il le renverse. Le paysan se sauve après avoir roulé à terre.)

LE ROI DES GÉNIES, qui est très-incommodé par les bouffées du vent. Assez !...

AQUILLONET. Poussif ! (Il souffle sur un arbre qu'il brise en deux.) Poussif ! Ah ! je suis un vieux vent poussif !... Pfflou ! Pfflou !..

LE ROI DES GÉNIES, toujours incommodé. Non ! Eh bien ! non ! voyons, calme-toi et répond... mais retiens ta satanée respiration qui est insupportable !... Comment, maladroit que vous êtes, vous trouvez sur votre chemin un obstacle ridicule, sous la forme d'un méchant paysan, et vous ne savez pas le briser ?

AQUILLONET. Mais, si j'avais voulu, je n'avais qu'à souffler dessus pour l'envoyer à tous les diables !... plus loin que ça encore !...

LE ROI DES GÉNIES. Qui t'en a empêché ?...

AQUILLONET. Votre fille, parbleu ! ne lui dois-je pas obéissance ?

LE ROI DES GÉNIES. C'est bon !... moi qui ne lui dois rien... nous allons voir !... Eolin est venu nous avertir là haut et je suis accouru, je lui ai donné rendez-vous ici, et je pêchais au gros en l'attendant, mais ça ne mord pas. (Musique.)

AQUILLONET. C'est Eolin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EOLIN (2).

LE ROI DES GÉNIES. Eh bien ? quoi de nouveau ?

EOLIN, riant. Ah ! ah ! ah ! Vous sous ce costume !... Le roi des Génies en canotier !

LE ROI DES GÉNIES. Oui, tu vois, c'est une

(1) Aquillonet, le roi des Génies.

(2) Le roi des Génies, Eolin, Aquillonet.

veste, et je veux remporter ma veste dans nos célestes demeures, c'est commode.

AQUILLONET. C'est très-commode !...

EOLIN, riant de nouveau. Vous aussi !

AQUILLONET, riant. Moi aussi. Dis donc, Eolin, j'ai un canot ! Je l'ai nommé la Brise du soir et je chante la ronde des canotiers.

LE ROI DES GÉNIES. Tu nous la chanteras là haut, ça fera pleuvoir !

EOLIN. Et vous pêchiez ?...

LE ROI DES GÉNIES. Et nous pêchions... Je n'ai rien pris ; n'en dis rien dans le firmament, ma femme se moquerait de moi. Veux-tu faire comme nous !

EOLIN. Volontiers.

AIR.

Vive la pêche

Que rien n'empêche,

Plaisir, plaisir plein d'émotion.

On fit le poisson pour la pêche

Et la pêche pour le poisson ;

Le poisson pour la pêche,

La pêche pour le poisson.

De tout pêcheur, voici l'insigne,

Ceux qui le portent sont jugés :

Quand on a passé sous la ligne,

On est exempt de préjugés.

Vive la pêche, etc,

Instrument commode et facile

Qu'on désigne de cette façon,

Ça commence par un imbécile

Et ça finit par un goujon.

Vive la pêche, etc.

LE ROI DES GÉNIES. Mais revenons à nos moutons, c'est à-dire à ce maroufle de paysan.

EOLIN. Rutland ? Ça se trouve à merveille, il

vient ici pour faire comme nous.

LE ROI DES GÉNIES. Pour pêcher ?

EOLIN. Il est à peu près fou... et la pêche, ça

rentre dans les folies douces. Ce pauvre garçon est ahuri, hébété, errant de droite à gauche. (Musique.) Et tenez, ce doit être lui...

(Il remonte la scène.) Oui... le voici !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, RUTLAND.

(Il vient de gauche (1) ; il a un petit panier et une ligne et s'avance lentement.)

AIR : *des Bibelots du diable.*

LE ROI, AQUILLONET, EOLIN.

ENSEMBLE, à voix basse.

C'est lui qui s'avance

Il semble rêver,

Chut ! faisons silence !

Pour mieux l'observer.

Il est sans défense,

Il faut aujourd'hui

Que notre vengeance

S'exerce sur lui.

RUTLAND.

Puisque la misère

Est chez nous, hélas !

Cherchons pour ma mère

Un pauvre repas !

(Il va vers le lac.)

AQUILLONET.

Il va pêcher là-bas !

LE ROI DES GÉNIES.

Pourvu qu'il n'en prenne pas.

REPRISE.

Il est sans défense,

Etc., etc.

RUTLAND. Grand'mère m'a dit... tu n'es pas heureux à la chasse, tu le seras p't-être d'avantage à la pêche ; va me prendre une friture, mon garçon, je préfère ça !... La pêche c'est tranquille !... je pourrai penser à elle !...

EOLIN, aux autres. Elle ! toujours elle !
(1) Le roi des Génies, Eolin, Rutland, Aquillonet.

RUTLAND, se frottant le front. Et puis, ça me rendra peut-être ma raison, qui s'en est allée je ne sais où!... (Musique jusqu'à la fin du tableau. Il regarde autour de lui d'un air effaré, puis tout à coup vers le roi des Génies.) AZURINE!... Azurine!... où est-elle?...

LE ROI DES GÉNIES, avec humeur. Eh bien! quoi?...

RUTLAND. Vous ne l'avez pas vue?

LE ROI DES GÉNIES. Moi?

RUTLAND (1). Tiens, c'est le père Pousse-Cailloux!... Bonjour, père Pousse-Cailloux!

LE ROI DES GÉNIES. Le père Pousse-Cailloux, comme c'est flatteur!

AQUILLONET. Il est très-amusant! ma parole!...

RUTLAND, à Aquillonet. Que dites-vous là! bon Lagingeole?...

AQUILLONET, riant. Il me prend pour Lagingeole! Il faut en rire!

RUTLAND. Oui, riez, père Lagingeole, riez, ça vous donne l'air bête, et vous aussi, père Pousse-Cailloux, mais ça vous amuse, riez... moi, je ne peux plus rire! (Il se dirige au fond en répétant.) Bien fini de rire. (Il s'assied au bord du lac, met son attirail de pêche à côté de lui, puis prend sa tête entre ses mains et regarde le lac. Il tourne le dos au public.) O Azurine! Azurine!

EOLIN, au roi (2). Vous voyez...

LE ROI DES GÉNIES. Oui! (À Aquillonet.) Eh bien?

AQUILLONET. Eh bien?

LE ROI DES GÉNIES. Eh bien!... vous ne devinez pas ce qu'il reste à faire?

AQUILLONET. Non.

LE ROI DES GÉNIES. Vous ne comprenez pas ça? avec un bon coup de vent... Pifou! il disparaît dans le lac...

AQUILLONET. N'est-ce que cela?

EOLIN. Prenez garde, grand roi! Azurine n'est pas seulement aimée, elle aime aussi, et vous allez la plonger dans le désespoir peut-être...

LE ROI DES GÉNIES. Commençons par plonger ce rustre dans le lac... Allons, Aquillonet, un bon coup de vent de ce côté...

AQUILLONET. Le coup de vent demandé! (Il souffle du côté de Rutland.) Pifou!...

(Rutland est précipité dans l'eau.)

LE ROI DES GÉNIES. Ce n'est pas plus malin que ça, et maintenant, allons retrouver Azurine!

EOLIN, Pauvre Rutland!...

LE ROI DES GÉNIES et AQUILLONET.

(Ils sortent.)

La itou, tra, la, la, la!
La itou, tra, la, la, la?

FIN DU PREMIER TABLEAU.

TABLEAU II.

—
AU FOND DU LAC.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAIADÉS, RUTLAND, évanoui au milieu des herbes marines.

CHEUR.

AIR : *Avançons en silence.*

(Toutes les naïades se montrant Rutland.)

Encore une victime

Des rigneurs de la mort.

(Rutland fait un mouvement sur le forté de la musique. Toutes les naïades épouvantées reculent en chantant les deux derniers vers.)

(1) Le roi des Génies, Rutland, Aquillonet, Eolin.

(2) Le Roi des Génies, Eolin, Aquillonet, Rutland.

Mais non, il se ranime,
Voyez! il vit encore!

(Rutland éternue; toutes les naïades prennent la fuite. — Plusieurs poissons traversent le théâtre, l'un deux, en passant, chatouille le visage de Rutland qui se réveille peu à peu et se met sur son séant.)

RUTLAND. Qu'est-ce que c'est donc? (Regardant autour de lui.) Tiens!... je rêve!... je rêve que je suis au fond de la rivière... (Aux poissons qui circulent près de lui.) Ah! ça, est-ce que ça ne va pas finir? Sont-ils asticotants ces poissons! si vous vouliez me faire le plaisir d'aller jouer avec vos pareils. Je rêve poisson! ça signifie quelle avec ses voisins. C'est comme quand on rêve qu'on mange de la salade trop vinaigrée! Heureusement que tout songe, tout mensonge! tout songe, tout men... (Regardant autour et au-dessus de lui.) Mais non, mais non... je crois bien me rappeler... (Se levant.) Non, je ne dors pas!... je venais de jeter ma ligne lorsqu'une rafale... floc!... et j'ai fait le plongeon... et je suis au fin fond du lac; c'est clair et limpide. Mais comment qu'il se fait que je ne bois pas? Comment qu'il se fait que mes habits ne sont pas mouillés? (Mettant la main sur sa veste.) Ma chemise n'est même pas humide. (Retirant son étoile.) Ah! je devine!... c'est mon étoile qui me protège... je comprends tout maintenant.

AIR : *A la dernière fête du village.*

Oui, le mystère se dévoile,
Lorsque j'échappe à tant de maux,
C'est grâce à toi, ma chère étoile,
Que je respire au fond des eaux.
Mais une chose me tracasse,
Quand je me vois à cette place,
Je suis tremblant, j'ai le frisson,
J'éprouve un horrible soupçon,
Je m'os' me demander en face,
Si je suis homme ou bien poisson. { bis.
Suis-je homme, ou bien suis-je poisson?

(Se tâtant les mains et le visage.) Non, je n'ai pas d'écaïlles, je n'ai pas de nageoires. Je marche comme un homme. (Regardant à ses pieds.) Qu'est-ce que je vois là?... je ne me trompe pas... c'est mon petit couteau que j'ai laissé tomber dans le lac, l'autre semaine! j'ai de la chance de le retrouver... allons, allons, j'ai de la chance! Tiens! des huitres! si je m'en offrais?... Pourquoi pas? (Il en prend une et veut l'ouvrir. L'huitre cris : Au secours! à la garde. Rutland la rejette vivement.) Hein! elle crie!... (Plusieurs grosses huitres s'ouvrent en disant : Polisson, drôle, gourmand.) Diantre! les huitres ne sont pas bonnes ici... je m'en priverai... quel drôle de pays!

(Musique.)

SCÈNE II.

RUTLAND, LA DAME DU LAC.

(Elle arrive sur un char de coquillages, trainé par des dauphins et tenant un nénuphar en guise d'ombrelle. Suite de naïades et de sirènes ayant des queues de poisson.)

CHEUR.

Où donc est ce phénomène,
D'un acabit toujours nouveau?
Qui dans ces lieux se promène,
Comme un habitant de l'eau.

RUTLAND. (1) Du monde!... des femmes ou des carpes... je ne sais pas au juste.

LA DAME DU LAC, indiquant Rutland. C'est ça?

(Les naïades font un geste affirmatif.)

RUTLAND, saluant gauchement. Mesdames, mesdemoiselles, je vous demande pardon si je me suis introduit ici sans sonner à la grille du parc... du parc aux huitres... je vous jure que c'est par hasard... on se promène, on se

(1) Rutland, la Dame du Lac.

trompe de chemin... (A part.) Je n'ai pas besoin de leur conter...

LA DAME DU LAC. Mais c'est un prodige!... il parle... il est vivant!

RUTLAND. Mais oui, petit Rutland vit encore!... ça ne va pas trop mal, vous êtes bien bonne.

LA DAME DU LAC, l'examinant avec curiosité. C'est particulier!... Eh! dis-moi comment toi, habitant d'un autre élément, tu as pu te soustraire aux dangers du nôtre? Tu es donc amphibie?...

RUTLAND, à part. Amphibie? Elle me prend pour un animal.

LA DAME DU LAC. Voyons, parle!

RUTLAND. Ah! dame, vous m'en demandez un peu long pour une seule fois.

LA DAME DU LAC. Tu refuses de me répondre?

RUTLAND. Non pas. Mais je me suis déjà demandé à moi-même ce que vous désirez savoir, et je n'ai pas pu me répondre. Ce qu'il y a de certain, c'est que je trempe ici depuis pas mal de temps et que je ne suis nullement imbibé. J'entends, je vois. Pourquoi l'eau ne m'entre-t-elle pas dans les oreilles?... Ne le sais.

LA DAME DU LAC. En effet, c'est inexplicable...

RUTLAND. C'est pourquoi je ne vous l'explique pas; cela prouve qu'il ne faut pas trop aller au fond des choses.

LA DAME DU LAC. Approche! (Rutland obéit. Tu es gentil.)

RUTLAND. Plait-il?

LA DAME DU LAC. Je dis que tu es gentil.

RUTLAND, à part. Elle me dit ça un peu crûment; mais ça ne m'offense pas.

LA DAME DU LAC. Et moi, me trouves-tu jolie?

RUTLAND. Oh madame, je vous trouve très-agréable.

LA DAME DU LAC. Et quel motif t'amène en ces lieux?

RUTLAND. Ah! voilà les questions qui recommencent... on est curieux dans l'eau.

LA DAME DU LAC. Un secret? ah! alors!...

RUTLAND. Oui, et devant toutes ces dames...

LA DAME DU LAC. Je comprends...

(La dame du lac fait signe à ses naïades qui s'éloignent un peu) (1).

RUTLAND, continuant. Mais avant, madame, pourrai-je savoir à qui appartient ce sous-sol?

LA DAME DU LAC. A moi! je suis la Dame du Lac, la reine de cet empire liquide.

RUTLAND, à part. La reine! diantre! (Haut.) Pardonnez-moi, madame... je ne savais pas... j'ai été grossier... je vous ai parlé comme du pain d'orge. Après de vous, les jolies choses devraient couler de source, mais je ne suis qu'un paysan... et j'ai dû vous déplaire.

LA DAME DU LAC. Mais non, tu me plais, au contraire.

RUTLAND. Ah bah!

LA DAME DU LAC. Tu me plais beaucoup, et je veux te garder parmi nous.

RUTLAND. Oh! pardon, c'est que... là-haut...

LA DAME DU LAC. C'est que... je le veux!... Oh! tu verras, on ne s'ennuie pas dans mon royaume, nous avons mille distractions.

RUTLAND. Oui, d'abord, la pêche à la ligne.

LA DAME DU LAC, avec colère. La pêche! détruire mes sujets!

RUTLAND, à part. Aie! j'ai dit une bêtise! (Haut.) Permettez! Je dis : d'abord la pêche à la ligne doit être interdite dans ce pays; car il serait criminel de faire du mal à de pauvres petits gougeons et à de faibles limandes.

LA DAME DU LAC. A la bonne heure, car tu as l'air bon; tu as les yeux plus doux que ceux de mes phoques.

(1) La Dame du Lac, Rutland.

RUTLAND. Ah! vous me flatter! (4 part.)
Ses phoques!

LA DAME DU LAC. Tu as bien fait de venir,
je m'ennuyais.

RUTLAND. Je vous avoue que c'est accidentel-
lement.

LA DAME DU LAC. N'importe! Sois le bienvenu!
Que faisais-tu là haut?

RUTLAND. J'aimais!
LA DAME DU LAC. Tiens, c'est gentil ce que
tu dis là. Eh bien! je veux que tu aimes encore
ici, en bas.

RUTLAND, à part. Comme elle me regarde!
LA DAME DU LAC. Tu sembles triste. Je veux
que tu sois gai. Je te donnerai des fêtes, nous
irons nous promener tous les deux dans mes
jolis bosquets de corail.

RUTLAND. Tous les deux?
LA DAME DU LAC. Est-ce que je te fais peur?
RUTLAND. Oh! non, madame, mais c'est
que...

LA DAME DU LAC. Ton nom?
RUTLAND. Rutland!

LA DAME DU LAC. C'est un joli nom. Eh bien!
Rutland, je veux être aimée de toi.

RUTLAND. C'est bien de l'honneur, grand
reine... mais...

LA DAME DU LAC. Oublie ton monde qui ne
vaut pas le nôtre. Reste avec moi, ici, tou-
jours... et tu seras le plus heureux des hommes.

AIR : *Cependant je doute encore.*

Je t'offre avec ma tendresse
Le royaume que voici!
À toi, plaisir et richesse,
Le vrai bonheur, il est ici.
En échange, je réclame
Tout ton amour; est-ce trop?

RUTLAND.

Oh! non certes sur mon âme,
Mais ça n' se peut pas madame,
Tout mon amour est là-haut,
J'ai laissé mon cœur là-haut.

LA DAME DU LAC, riant. Oh! mais tu me plais
bien plus encore!... Ah! tu te défends, c'est
une lutte alors... Bravo! c'est plus original.
Ah! il faut vous séduire, mon petit mortel...
Eh bien! on vous séduira!... (1) A moi, mes
Naiades... qu'on me serve les fruits les plus
exquis... je veux de la musique, des danses...
obéissez!...

RUTLAND, à part. Ah! que n'ai-je deux mille
bouchons dans ma poche pour me faire re-
grimper à la surface!

LA DAME DU LAC, à Rutland. Venez t'asseoir
auprès de moi!

Elle le conduit au milieu des herbes marines, sur
un trône de naere et de corail.)

BALLET

La fête est interrompue par l'arrivée d'un être qui
descend du cintre. C'est Aquillonet sous un cos-
tume de plongeur. Toutes les Naiades effrayées
prennent la fuite.

RUTLAND. Un marsouin! Sauvons-nous!

(Il s'échappe.)

SCÈNE III.

AQUILLONET, LA DAME DU LAC (2).

LA DAME DU LAC. Qui se permet de troubler
la limpidité de mes eaux et de pénétrer ainsi
dans mon domaine?

AQUILLONET. C'est moi!... vous ne me re-
connaissez pas, chère maman?

LA DAME DU LAC. Non. Qui êtes-vous?

AQUILLONET. Je suis Aquillonet, le vent sep-
tentrional.

LA DAME DU LAC. Aquillonet?

(1) Rutland, la Dame du Lac.

(2) Aquillonet, la Dame du Lac.

AQUILLONET. Vous savez bien!... nous nous
sommes rencontrés au grand bal des Élém-
ents, nous avons joué au loto, et nous avons
dansé le cotillon ensemble.

LA DAME DU LAC. Oui, je me rappelle; et que
venez-vous faire ici?

AQUILLONET. Voici l'histoire : Dieu! que ce
costume est éreintant! Par ordre du roi des
Génies, j'ai soufflé ce matin sur mon jeune
villageois, qui a dû tomber en cet endroit de
votre empire. Nous nous sommes débarrassés
de lui fort bien; mais nous avons été très-
bêtes, le roi des Génies et moi.

LA DAME DU LAC. Vous m'étonnez!

(Ici, Rutland paraît au fond.)

AQUILLONET. Nous n'avions pas songé que ce
Rutland, notre paysan, possède une étoile qui
le protège contre le danger de mort; et si
nous ne pouvons pas lui prendre l'existence,
nous voulons, au moins, rentrer en posses-
sion de cette étoile qui nous appartient.

LA DAME DU LAC. Votre maître est plus puis-
sant que moi, je lui dois obéissance... Parlez,
qu'attendez-vous de moi?

AQUILLONET. Le roi des Génies, chère madame,
vous prie d'employer tous vos charmes, toutes
vos séductions pour abuser le rustre en ques-
tion, et, pour obtenir de lui notre étoile, par
la ruse ou par la force, au besoin,

RUTLAND, à demi caché, à part. Oh! oh!
il se mijote quelque chose contre moi!

AQUILLONET, faisant de petits sauts. Flou! flou!
flou! flou!...

LA DAME DU LAC. Qu'avez-vous?

AQUILLONET. J'étouffe sous ce costume. Il
pèse cinq centis.

LA DAME DU LAC. Et il est affreux.

AQUILLONET. Affreux, oui... mais commode...
D'abord, sans lui, je ne pourrais respirer chez
vous. Et puis, vous voyez ce cordon qui pend
là, à ma gauche.

LA DAME DU LAC. A quoi vous sert-il?

AQUILLONET. Il agite une sonnette qui est à
la surface du lac... en tirant ce cordon, dre-
lin, drelin... et tout aussitôt on me remonte.
Mais c'est égal, je voudrais bien m'asseoir.

LA DAME DU LAC. Vous avez un banc de ha-
rengs derrière vous.

AQUILLONET. Merci!... (Il s'assied.) Je vous
rends grâce.

LA DAME DU LAC. Je vais aller retrouver ce
Rutland et lui offrir en échange de son étoile
des pierres précieuses et des perles dont la
valeur enrichirait un souverain; il est homme,
il cédera.

AQUILLONET. Et s'il résiste?

LA DAME DU LAC. S'il résiste... Voyez-vous,
là-bas, ce vieux ponton qui a eoulé il y a plus
de cent ans, et qui sert de refuge aux hom-
mards; he bien! s'il résiste, c'est là que je
l'enfermerai jusqu'à ce qu'il se soumette à
votre volonté. J'avais d'autres idées sur lui,
mais le roi des Génies avant tout. Attendez-
moi, je suis à vous dans un instant.

AQUILLONET. Je vous accompagnerais bien,
chère madame, mais sous cette carapace, il
m'est impossible de bouger.

(La Dame du Lac sort.)

SCÈNE IV.

AQUILLONET, assis, RUTLAND (1), qui s'ap-
proche tout doucement et vient s'asseoir à
côté de lui.

AQUILLONET. Allons, ça marche, marche!

RUTLAND, lui tapant légèrement sur le ge-
nou. Ça va bien?

(1) Rutland, Aquillonet.

AQUILLONET; le reconnaissant. Hein! lui
toi! vous?

RUTLAND. Oui, mon bon. Vous savez, j'aime
le homard, mais pas tant que cela...

AQUILLONET. Tu écoutais?

RUTLAND. D'un bout à l'autre. Il est gentil,
votre petit complot... mais il ne réussira pas...

AQUILLONET. Comment, petit bêta, petit me-
lon d'eau, quand on veut l'offrir une fortune
de mandarin! quand tu pourrais rouler dans
des voitures à trente-six chevaux...

RUTLAND. Je ne veux rien changer à mes ha-
bitudes.

AQUILLONET. Tu refuserais les présents de la
Dame du Lac, de la Dona del Lago?... Nous
préférerons finir nos jours avec des petites lan-
goustes?...

RUTLAND. Je préfère m'en aller...

AQUILLONET, riant. Ah! ah! ah! Et comment
t'y prendras-tu? Mets-moi au courant?

RUTLAND. Comme ceci, cher Aquillonet, en
agitant simplement votre sonnette de sauvetage
pour regimber en-semble à la surface.

(Rutland agite le cordon; on entend une sonnette
au-dessus de l'eau.)

AQUILLONET. Qu'ai-je entendu?

RUTLAND. C'est moi, mon bon vrai, qui viens
de sonner pour que l'on nous déplonge.

AQUILLONET. Mais non... mais non! au se-
cours! au secours!

(Le banc qui porte Aquillonet et Rutland s'élève
et disparaît dans le cintre.)

SCÈNE V.

LES MÈMES, LA DAME DU LAC, NAIADES, SY-
RÈNES ET POISSONS.

LA DAME DU LAC. Que toutes mes naiades!
que tous les poissons se mettent à la poursuite
de l'insolent qui m'échappe.

(Grand mouvement.)

Des naiades s'élèvent et des poissons de toute na-
ture remontent à la poursuite des fuyards.

FIN DU TABLEAU.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une campagne riante. — Au fond, un torrent. —
À droite, une grotte sauvage; à gauche, une ta-
ble gothique en marbre, puis quelques colonnes
en ruine couchées çà et là. — Au second plan, un
arbre dans lequel repose Azurine, que l'on ne
voit point encore.

MARTHA, MATHIAS, LUCETTE (1).

MARTHA, parlant à l'entrée de la grotte.
Oui, bon ermite... oui... reposez-vous ici,
le voyage a dû vous fatiguer... nous amè-
nerons notre garçon, et vous tâcherez de sa-
voir ce qu'il a... (Regardant la grotte.) Bon,
le voilà qui s'endort.

MATHIAS. Eh ben! Lucette, trouves-tu que
ça soye une bonne idée que nous avons eue
d'amener ici même le sorcier? Rutland n'au-
rait jamais voulu se décider à l'aller trouver...
et de cette façon il faudra ben qu'il l'écoute
et qu'il lui explique ce qu'il éprouve.

LUCETTE. Oh! bien! allez... s'il parvient à
le guérir... ce sera un fier homme! car il y a
joliment de l'ouvrage.

MARTHA. Mon pauvre garçon! dans quel état
qu'il est revenu ce matin, au petit jour; il
paraît qu'il a rodé toute la nuit du côté du
vieux cimetière, ou qu'on dit qu'il y a des
esprits qui reviennent; je n'ai pas voulu lui

(1) Mathias, Lucette, Martha.

faire de reproches, et je l'ai envoyé à la pêche... sur le bord du lac, où il est resté toute la sainte journée sans prendre une ablette. Il y a encore des esprits qui reviennent de ce côté.

MATHIAS. Si le sien avait pu lui revenir, au moins.

LUCETTE. Allez... le pays n'est pas sûr dans ce moment... je vous en parle savamment, moi... car, pas plus loin qu'hier... j'ai été embrassée... oh ! mais, embrassée très-bien par un être invisible.

MARTHA. C'est-il possible, ma fille ?

MATHIAS. Et comment qu'il était fait ?

LUCETTE. Puisque je vous dit qu'il était invisible... je ne l'ai pas vu... mais lui, il m'a parlé.

MARTHA. Il s'a parlé ?

LUCETTE. Moi, je croyais que c'était Rutland qui me faisait une niche... mais pas du tout, c'était un lutin... et peut-être bien le même qui tourmentait mon pauvre cousin... Il n'y a que le sorcier qui puisse l'en débarrasser.

MARTHA. Dieu merci, il est là... Il vient de prendre un peu de nourriture... puis il s'est endormi... sans doute pour converser en songe avec les esprits supérieurs.

LUCETTE. A présent, faut lui amener mon cousin, et ce n'est pas le plus facile.

MARTHA. Je l'ai laissé assoupi dans mon grand fauteuil, et je vais retourner près de lui.

MATHIAS. Je vous accompagne, mère Martha; Lucette, viens avec nous, ma fille.

CHŒUR.

AIR : *Mère dans mes yeux tes yeux.*

Allons chercher { ton { cousin,
 { mon {
Partons de suite.
Pour chasser l'esprit malin
C' moyen est certain,
Oui, grâce à ce bon ermite,
Ici, bientôt plus de chagrin.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

EOLIN, AQUILLONET, AZURINE, STYLPHIDES (1).

Dès que les précédents sont partis, Aquillonet paraît au fond, fait un signe, les branches de l'arbre qui est à gauche s'écartent, et l'on aperçoit Azurine endormie au milieu du feuillage. Eolin près de l'arbre où repose Azurine.

AZURINE, révant. Ma mère !... ma mère !...

AQUILLONET. Elle s'éveille...

AZURINE, révant toujours. Non... non... laissez-moi !... (Se levant éveillée.) Ah ! c'est vous, mes amis... oh ! quel songe affreux !

(Elle descend de l'arbre qui aussitôt disparaît.)

AQUILLONET. Rassurez vous... nous sommes auprès de vous... il n'y a rien à craindre.

EOLIN. Comme vous êtes agitée, ma cousine !...

AZURINE. Oh ! ouï !... le cœur m'en bat encore... On m'entraînait loin de vous... j'étais perdue ! Oh ! mais ce n'était qu'un rêve, n'est-ce pas ?

AIR : *Adieu, beau rivage de France.* (Grisan.)

Oui, tout à l'heure, amis... 6 visions cruelles !
Loin de ma mère, hélas ! sur terre je restais ;
Un pouvoir inconnu faisait tamber mes ailes,
J'étais mortelle enfin !... par bonheur je rêvais...
Beau ciel !... toi que mon cœur adore ;

De te voir
Je puis garder encore
L'espoir !
Là, seulement, la vie
Est jolie !
Pour toi je suis rebelle
À l'amour ;
Que, bientôt on m'appelle,

(1) Eolin, Azurine, Aquillonet.

En retour,
Dans ton divin séjour.

AQUILLONET. Ceci est d'un mauvais présage.
EOLIN. C'est la reine des génies qui vous a envoyé ce songe-là, ma cousine... pour vous avertir des dangers que vous courez ; et ces dangers dureront tant que vous serez privée du talisman que vous n'avez pas voulu reprendre, l'autre nuit, et que le pauvre Aquillonet n'a pas su rattraper au fond du lac.

AQUILLONET. Par le septentrion ! nous le tenions, il était à nous, dans le cimetière, mais bast !... au moment décisif, il vous prend un beau records... une sensiblerie...

AZURINE. Et je ne me repens pas... Pauvre Rutland ! quel était son crime ? Le hasard l'a jeté sur mon passage... et il m'a vue... il m'a aimée... il veut garder un souvenir éternel... et parce qu'il rend hommage à ma beauté, parce qu'il m'a donné tout son cœur, je dois ordonner sa mort... sa mort qu'il acceptait avec tant de courage, sa mort qui accablait de douleur sa pauvre vieille mère, dont il est le seul bien, le seul appui sur terre !... Oh ! non, à ce prix je renonce à mon talisman. Je saurai m'en passer ; seule je me défendrai contre les dangers de l'amour... et ma bonne action peut-être me portera bonheur.

AQUILLONET. Hé ! mon Dieu ! la mort d'un homme, c'est un verre d'eau retiré de l'Océan.

EOLIN. D'ailleurs, les humains eux-mêmes ne se sacrifient-ils pas pour des causes bien plus légères ? Un coin de terre, ils l'achètent avec leur sang... pour un mot échangé, ils se frappent au cœur... pour un peu de gloire... pour la couleur d'une bannière... ils brûlent et saccagent des villes, font couler des flots de sang et de larmes !... Quest-ce que l'existence d'un petit paysan de la Bretagne, comparée à cela ?

AQUILLONET. Et puis ce talisman ne peut rester entre les mains de ce rustre... S'il venait à connaître les trois mots cabalistiques qu'il faut prononcer pour lui donner toute sa force... nous serions gentils.

AZURINE. Oui, mais ces trois mots, il les ignore... il les ignorera toujours... Ma résolution est prise, à moins cependant que vous ne trouviez quelque stratagème pour obtenir par ruse ce que nous ne pouvons prendre par force... Allons, respectable vent du Nord, et vous, mon spirituel cousin, mettez votre esprit à la torture.

AQUILLONET. Pardieu ! s'il ne s'agissait que de souffler une bonne tempête... de déraciner tous les arbres du pays... de renverser ses habitations... en un clin d'œil ça serait fait.

EOLIN (1). Attendez... les moyens les plus simples sont souvent les meilleurs... Rutland est fiancé à une villageoise fraîche, jeune et gentille... Si la petite savait s'y prendre... elle ferait tourner la tête à son cousin... et en agissant avec adresse... Oui... je vais voir Lutet'e.

AQUILLONET. Que prétendez-vous faire ?

EOLIN. Donner à la jeune fille que quea leçons de coquetterie qui nous profiteront. A la cour de François 1^{er}, que de grandes dames m'ont dû leur vogue et leurs conquêtes ! sans vanité, je puis conduire à bien notre affaire.

AZURINE. Mais croyez-vous possible que Rutland m'oublie pour cette petite paysanne ?

EOLIN. En auriez-vous peur, ma jolie cousine ?

AZURINE. Je ne dis pas cela.

EOLIN. Vous êtes femme, et vous en seriez piquée, j'en suis certain... Mais votre sûreté avant tout.

AQUILLONET. Justement j'aperçois la petite en question.

(1) Azurine, Eolin, Aquillonet.

EOLIN. Laissez-moi avec elle, je réponds du succès.

ENSEMBLE.

AIR : *Où, tout l'ordonne, tu le vois* (Pour ma mère).

EOLIN, bas.

Eloignez-vous tous aussitôt,
Et vous verrez bientôt
Si j'obtiens de Rutland
Notre précieux talisman,
Je tiendrai ce que je promets ;
Je réponds du succès.
Allons, il faut partir ;
Je vais tâcher de réussir.

AQUILLONET et AZURINE, bas.

Eloignons-nous tous aussitôt,
Et nous verrons bientôt
S'il faut rendre à Rutland
Notre précieux talisman.
S'il tient tout ce qu'il nous promet
Ah ! ce sera parfait.
Allons, il faut partir.
Tâchez } cousin de réussir.
 } mon cher de réussir.

(Azurine et Aquillonet sortent.)

SCÈNE III.

EOLIN, LUCETTE (1).

LUCETTE. Va voir si l'ermite est éveillé, que m'a dit mon père... Il croit que c'est amusant, papa... Moi, d'abord, les ermites, ça me fait peur... avec leur grande barbe qui m'en finit plus... Après ça, si celui-là parvient à guérir mon cousin, ça sera un brave homme tout de même.

EOLIN, à part. Ah ! ils ont recours à un ermite ; c'est bon à savoir.

LUCETTE, regardant la grotte. J'oserai jamais entrer là dedans... c'est d'un noir !... Dieu ! qu'il faut donc se donner de mal pour avoir un mari... Allons, du courage... entrons.

(Elle se dirige vers la grotte.)

EOLIN, à part. Un moment ! Ça ne fait pas mon compte. (Appelant.) Lucette !

LUCETTE, se retournant vivement. Qu'est-ce qui m'appelle ?

EOLIN. Moi.

LUCETTE, se cachant le visage. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ?...

EOLIN. Je suis donc bien affreux, que je te cause une aussi grande frayeur ?

LUCETTE, regardant entre ses doigts. Dame ! c'est que... (A part.) Mais non, au fait, il est très-bien ce petit jeune homme.

EOLIN. Vous n'osez pas me regarder en face ?

LUCETTE. Ah bah ! je me risque. (Elle l'examine avec surprise.) Tiens, tiens, tiens, comme vous êtes drôlement habillé ! C'est donc vous, monsieur, qui m'avez embrassée... Mais qu'est-ce que vous êtes donc ?

EOLIN. Un des génies de l'air.

LUCETTE. Et comment qu'on vous appelle ?

EOLIN. Eolin.

LUCETTE. Eolin... c'est pas un nom du calendrier.

EOLIN. Ecoutez-moi, ma gentille Lucette, e veux m'occuper de votre bonheur.

LUCETTE. Et c'est pour ça que vous m'avez embrassée ?

EOLIN. Est-ce que cela vous a fait de la peine ?

LUCETTE. Oh ! non... mais comment voulez-vous faire mon bonheur ?

EOLIN. Je sais que vous êtes fiancée à Rutland...

LUCETTE. Vous savez ça ?... alors vous devez savoir aussi qu'il ne veut pas de moi ?

EOLIN. Oui, mais je puis vous indiquer les moyens de le rendre amoureux... oh ! mais, amoureux fou... et de l'amener à vos pieds.

LUCETTE. Vrai ? oh ! comment ça ? comment ça ? dites... dites vite... car voyez-vous, avec

(1) Eolin, Lucette.

ce garçon-là, je ne sais plus comment m'y prendre, quand je le vois froid comme marbre, ça me rend maussade, impatiente...

EOLIN. Et c'est là votre tort... il faut toujours être aimable et folle... Si vous doutez de vous, vous êtes perdue... car le plus sûr moyen de se faire aimer, c'est de paraître persuadé qu'on l'est.

LUCETTE. Ah! il faut paraître persuadé qu'on l'est! Bon... bon. (*A part.*) Je m'en souviendrai... (*Haut.*) Mais j'ai beau lui faire des petites mines...

EOLIN. Autre faute... Le bonheur trop facile n'est plus du bonheur... Le bien qu'on désire est le seul qui a du prix.

LUCETTE. Ah! on doit faire désirer?...

EOLIN. Eh! sans doute, il faut savoir faire naître les désirs, tout en cachant les siens, et ce qu'on souhaite le plus d'obtenir, il faut qu'on vienne nous l'offrir, sans avoir la peine de le demander... Enfin, ma gentille Lucette...

AIR : *Tout bas ma voix s'appelle* (de MM. Pilati et Favart).

Il faut de la coquetterie,
L'amour, oui, l'amour veut cela.
Par ce moyen, femme jolie,
Toujours réussira.

Quand on lui parle de constance,
Fille doit prendre un ton railleur
Et feindre l'indifférence,
Alors surtout que bat son cœur.
Il faut de la coquetterie. (*Bis.*)
Rendre jaloux, c'est de l'adresse,
A son amant, pour l'embrasser,
Il faut savoir avec finesse
Tout promettre et tout refuser. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

Il faut de la coquetterie,
L'amour, oui, l'amour veut cela,
Par ce moyen, femme jolie
Toujours réussira.

LUCETTE. Je tâcherai de me rappeler tout cela. Merci de vos conseils.

EOLIN. Savez-vous, Lucette, que je suis bien généreux de vous donner cet avis, pour enflammer un nigaud qui ne sait pas apprécier tout ce que vous valez; quelle sera ma récompense, à moi?

LUCETTE. Votre récompense? Dam! ce que vous voudrez.

EOLIN. Je ne serai pas exigeant... un baiser... mais un baiser donné par toi.

LUCETTE (1). Non pas, monsieur, si mon cousin était là, ça pourrait me servir à le rendre jaloux... mais comme il n'y est pas, c'est inutile.

EOLIN, *à part.* J'aurais peut-être mieux fait de la consoler à mon profit. (*Haut.*) Charmante Lucette, est-ce que tu me refuserais ce que je demande?

LUCETTE. Certainement, monsieur. (*A part.*) Au fait j'ai bien envie d'essayer si son moyen est bon. (*Haut.*) Je ne dois me laisser embrasser que par mon amoureux, et quoique vous soyez bien gentil, je ne puis pas vous aimer, puisque c'est de mon cousin que je suis folle.

EOLIN. Un manant qui ne te regarde seulement pas.

LUCETTE. Il finira par m'adorer, vous me l'avez dit vous-même.

EOLIN, *à part.* J'ai agi comme un sot en lui disant tout cela (*Haut.*) Mais ton lourdaud de cousin ne te comprendra peut-être pas. Ce rustre mérite-t-il bien le bonheur que tu veux lui donner?

LUCETTE, *à part.* Bravo... Il devient jaloux... ça commence.

EOLIN. Au lieu de souffrir et d'attendre, si tu accordais ton cœur à quelqu'un qui en fût

digne, qui sût répondre à ton amour par l'amour le plus tendre?...

LUCETTE. Monsieur, je suis sensible à l'aveu que vous me faites... vous m'aimez, je le vois bien.

EOLIN. Ah! vous m'avez donc deviné?

LUCETTE, *à part.* Je n'en savais rien... mais il m'a dit qu'il fallait en paraître persuadée.

EOLIN. Ah! dites moi que mon amour ne sera pas dédaigné... que peut-être vous vous laisserez toucher.

LUCETTE, *à part.* C'est drôle, ça me fait de l'effet... mais il ne faut pas lui dire... faut feindre l'indifférence (1). (*Haut.*) Monsieur, je vous en prie, ne me parlez pas ainsi, je serais fâchée de vous faire de la peine en vous avouant que je ne partage pas vos sentiments.

EOLIN. Oh! je vous les ferai partager... oui, je le jure, je vous forcerai d'oublier cet imbécile de Rutland. Lucette, prenez pitié de moi... ne me donnez-vous pas une parole d'espoirance.

LUCETTE, *à part.* Faut faire désirer... mais c'est qu'il est excellent son moyen.

EOLIN. Vous ne répondez pas? Lucette, j'étais venu pour te parler en faveur d'un autre; mais, malgré moi, ta gentillesse, tes grâces, tout enfin m'a bouleversé, m'a tourné la tête. Veux-tu de moi pour mari? je le jure à tes pieds, je t'aime, Lucette, je t'aime!

LUCETTE, *à part.* J'ai presque envie de le laisser m'adorer. Dieu! le bon moyen! (*Haut.*) Mais c'est que c'est très-embarrassant, et puis, dame! Je veux qu'on m'aime beaucoup... plus que ça encore...

EOLIN, *voulant l'embrasser.* Ah! tu me promets donc d'espérer?

LUCETTE, *le repoussant.* Non pas, monsieur, je n'ai pas dit cela, je m'en garderai bien.

EOLIN. Et pourquoi? pourquoi?

LUCETTE, *souriant.* Pourquoi, parce que...

Air précédent.

Il faut de la coquetterie;
L'amour, oui, l'amour veut cela.
Par ce moyen, femme jolie
Toujours réussira.

Vous l'avez dit, on doit sans cesse
Faire en amour quelques façons;
En agissant avec adresse,
J'ai profité de vos leçons;
Merci, monsieur, de vos leçons.
Il faut de la coquetterie,
Etc.

EOLIN.

Il faut de la coquetterie.
L'amour, oui, l'amour veut cela;
Mais quand on est aussi jolie,
A-t-on besoin de ça?
(Lucette s'enfuit)

SCENE IV.

EOLIN, AQUILLONET (1).

EOLIN. Oh! la petite espiègle!... remontrez-en donc aux femmes.

AQUILLONET. Bravo! mon cher ami. Si c'est ain-i que vous soignez les intérêts de votre cousine...

EOLIN. Que voulez-vous dire? Ne devinez-vous pas que je donnais à cette petite paysanne une leçon de coquetterie. (*A part.*) C'est-à-dire que j'en recevais une. (*Haut.*) Au surplus, j'ai trouvé un autre moyen de reconquérir votre talisman.

AQUILLONET. Vraiment?

EOLIN. Oui, un moyen adroit.

AQUILLONET. Je ne sais pas comment il fait, il trouve toujours des moyens... ils ne valent rien... mais il en trouve.

EOLIN. Et c'est à vous, seigneur Aquillonet, que reviendra l'honneur de la victoire.

AQUILLONET. Comment ça?

(1) Eolin, Lucette.

(2) Eolin, Aquillonet.

EOLIN. Ecoutez : les parents de Rutland ont amené ici un vieil ermite qu'ils doivent consulter sur la maladie du jeune homme, et dans lequel ils ont la plus grande confiance.

AQUILLONET. Eh bien?

EOLIN. L'ermite est là, endormi dans cette grotte... nous y rentrons, nous le dépouillons de sa robe... il crie, vous soufflez dessus et, à l'aide de vos puissants poumons, vous l'envoyez se plaindre à trente lieues d'ici.

AQUILLONET. Après?

EOLIN. Vous endossez son costume, et ainsi transformé en devin...

AQUILLONET. Je ne devine pas.

EOLIN. Vous attendez Rutland de pied ferme... vous causez, vous le faites boire, vous buvez avec lui...

AQUILLONET. Je le veux bien, pourvu que le liquide soit agréable.

EOLIN. Soyez tranquille, je vous procurerai une boisson très en vogue, connue sous le nom de vin de Champagne.

AQUILLONET. Du champagne! Du temps de Charlemagne, nous ne connaissions pas ça.

EOLIN. C'est un vin exquis. Vous ferez boire Rutland, ici, sur cette table, vous le ferez boire beaucoup et souvent... l'ivresse rend confiant et généreux; et il nous sera facile alors d'obtenir de lui, de bon gré, ce que nous avons tant d'intérêt à ressaisir.

AQUILLONET. Ce projet me sourit, et je suis curieux de faire connaissance avec ce vin si vanté du champagne!

EOLIN. On vient... suivez-moi... je vais vous aider à vous substituer à l'ermite.

AQUILLONET. Allons!... devenons ermite.

(Ils entrent dans la grotte. Musique de sortie.)

SCENE V.

MARTHA, RUTLAND, MATHIAS (1).

MARTHA, *tenant Rutland sous le bras.* Viens, mon garçon, viens, suis-nous par ici.

RUTLAND, *d'un air distrait.* Oui, grand-mère.

MARTHA. L'ermite est là qui nous attend, c'est un brave et digne homme.

RUTLAND. Oui, grand-mère.

MATHIAS. Il faudra jaser avec lui, tout lui dire.

RUTLAND. Oui, grand-mère.

MATHIAS. Allons, voilà qu'il me prend pour sa grand-mère. (*A Rutland.*) C'est moi qui te parle, Rutland... moi, ton oncle Mathias.

RUTLAND, *lui donnant une poignée de main.* Ça va bien?

MARTHA. Voyons, mon garçon, reviens à toi... tâche de l'éveiller.

RUTLAND. Oh! je dors pas, grand-mère.

MARTHA. A la bonne heure. Ainsi donc tu consens, pour l'amour de moi, à voir l'ermite... à lui expliquer tout ce que tu ressens...

RUTLAND, *avec tristesse.* Je consens à tout ce que vous voudrez... mais voyez-vous, grand-mère, c'est peine perdue, je n'ai plus de cœur à rien (*mettant sa main sur son front*) et je sens que bientôt il n'y aura plus là pour deux onces de bon sens... ça déménage, et si ça continue, je divaguerai, je dirai des bêtises... je ressemblerai à l'oncle Mathias.

MATHIAS. Eh bien! eh bien! dis donc?

MARTHA. Silence! voilà l'ermite.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AQUILLONET, *sous les habits d'un ermite avec une longue barbe.*

(Rutland va s'asseoir à gauche et ne prête aucune attention à ce qui se passe.)

(1) Mathias, Rutland, Martha.

AIR : *Que les destins prospères* (du Comte Ory).

MARTHA, *allant au-devant de lui* (1).

Venez, venez, bon père,
En vous mon cœur espère;
Puisse votre prière
Le guérir aujourd'hui.

AQUILLONNET (3).

Oui!
Oui, la chose est certaine,
Je chasserai sans peine
Le démon qui l'enchaîne;
Comptez sur mon appui.
Calmez votre tristesse;
Votre fils m'intéresse;
Ensemble qu'on nous laisse,
Et je réponds de lui.

ENSEMBLE.

Ensemble qu'on nous laisse
Et je réponds de lui.

MATHIAS et MARTHA.

Comptons sur sa promesse,
Il nous répond de lui,
J'espère en lui. (Bis.)
REPRISE DU CHŒUR.

MATHIAS et MARTHA.

Merci, merci, bon père,
En vous mon cœur, etc.

AQUILLONNET.

Allez, bonne mère,
Comptez sur ma prière;
Allez, mon cœur espère
Le guérir aujourd'hui.

(Martha et Mathias sortent.)

SCÈNE VII.

AQUILLONNET, RUTLAND (3).

AQUILLONNET, *à part*. C'est très-amusant de faire l'ermite... Allons, continuons mon rôle. (A Rutland.) Confiez-moi vos peines. (A part.) J'ai une envie de rire atroce.

RUTLAND, *se levant*. Tenez, mon brave ermite, il faut être franc. Pour plaire à ma mère, je me suis laissé conduire ici... mais je dois vous avouer que je n'ai pas la moindre confiance en vous... oh! mais pas du tout, du tout...

AQUILLONNET, *à part*. Est-ce qu'il se douterait de la ruse?

RUTLAND. Il ne s'agit pas de dire : je suis un ermite, je suis un sorcier; tenez, v'là des herbes, v'là des petites fioles, vous êtes guéri. Les vieilles bonnes femmes, ça digère tout ça... moi... non... je suis malade, c'est vrai, mais vous ne pouvez pas me guérir... ainsi, bonjour, au plaisir.

(Il veut s'en aller.)

AQUILLONNET. Mais si cependant je te prouvais mon savoir?

RUTLAND. Ah! alors je ne dis pas... mais... AQUILLONNET. Ecoute donc. (Trémolo.) Jeune homme?

RUTLAND. Ermite?

AQUILLONNET. L'amour seul cause ton mal.

RUTLAND. C'est vrai.

AQUILLONNET. Tu aimes un être surnaturel.

RUTLAND, *étonné*. C'est encore vrai.

AQUILLONNET. Une jeune fille que tu as trouvée endormie dans la vieille tour qui te sert d'habitation... une jeune fille ravissante qui s'est envolée à ton approche... te laissant dans les mains une étoile de diamants que tu conserve là, sur ton cœur.

RUTLAND. Quoi! vous savez tout cela?

AQUILLONNET. Je sais encore que cette nuit tu es allé dans le vieux cimetière... et que là...

RUTLAND. Assez, assez... pardonnez-moi, vénérable ermite, d'avoir douté de votre science.

(1) Rutland, Mathias, Martha, Aquillonnet.

(2) Rutland, Mathias, Aquillonnet, Martha.

(3) Rutland, Aquillonnet.

Oui, j'aime, j'adore un ange, et cet amour-là causera ma mort.

AQUILLONNET. Sois confiant... fais ce que j'ordonnerai... et Azurine t'appartiendra. (A part.) Prends garde de la perdre.

RUTLAND. Elle m'appartiendrait!... elle!... Azurine? oui, c'est son joli nom... Ah! parlez, que faut-il faire?

AQUILLONNET. Viens t'asseoir ici, mon enfant, près de moi. (Ils s'asseyent à gauche.) J'ai préparé pour toi une liqueur enchantée qui calmera tes peines et te donnera les moyens de satisfaire ton cœur.

RUTLAND. Une liqueur enchantée... Hum!... j'ai pas trop confiance dans les fioles...

AQUILLONNET. Déjà tu commences à douter... Pour te rassurer, je boirai avec toi.

RUTLAND. Comme ça, à la bonne heure!

AQUILLONNET, *allant au milieu* (1) *et frappant la terre du pied*. Holà, mon groom, servez!

(Un diabolin sort de terre avec un panier contenant deux bouteilles et deux verres. Aquillonnet les prend, les pose sur la table et le diabolin disparaît.)

RUTLAND. Oh! le drôle de petit bonhomme! (A part.) C'est égal j'ai pas trop confiance. (Aquillonnet (2) fait sauter le bouchon et verse.) (Rutland, jetant un cri au bruit du bouchon qui part.) Ah!... est-ce qu'il y a des jeux d'arifice là-dedans.

AQUILLONNET, *buvois avec lui*. Allons, bois donc!

RUTLAND. Après vous, par politesse.

AQUILLONNET, *qui a bu*. Délicieux... excellent! (A part.) Eolin ne m'avait pas trompé. (Il boit de nouveau.) Je n'ai jamais rien bu de pareil. (A Rutland.) Eh bien! qu'en dis-tu?

RUTLAND, *à part*. Ma foi, je me risque! (Il boit.) Tiens, tiens, tiens... ça vous fait des petites caresses tout le long du gosier, ça n'est pas mauvais du tout... du tout!...

AQUILLONNET, *se versant*. Je crois bien, c'est un nectar!... Voyons, mon garçon, chaud! chaud! avalons le nectar!

RUTLAND. Il paraît qu'il en faut quelques gouttes pour que ça opère. (A part.) Comme il me pousse à boire, l'ermite!

AQUILLONNET, *buvois*. A ta santé!

RUTLAND. A la vôtre!

AQUILLONNET. Oh! voilà un verre que j'ai bu trop vite... je ne l'ai pas savouré... C'est à recommencer... recommençons.

(Il tend son verre.)

AIR : *De mon oncle Thomas*.

Allons, mon très-cher frère,
Vos peines vont finir,
Et pour mieux vous guérir, } Bis.
Encore un petit verre.
Pour chasser tristesse et chagrin,
Versez, versez jusqu'à demain.

ENSEMBLE.

Versons, versons jusqu'à demain.

RUTLAND, *à part*. Pour un saint homme, il flûte joliment, l'ermite; ça n'est pas naturel.

AQUILLONNET, *buvois toujours*. Ah! l'excellent breuvage! ça vous rend tout folichon!... ça donne envie de rire, de chanter.

(Il répète le refrain précédent.)

Buvons, buvons jusqu'à demain,
Tra, tra, la, la, la, la.

RUTLAND, *à part*. Ah! ça! il devient fou! et je crois qu'il a bu plus qu'il ne le voulait. (Haut.) Allons, bon ermite... encore une rasade?

AQUILLONNET. C'est ça, mon ami... une rasade au bon ermite. (Il rit.) Hé! hé! hé! hé! en voilà une plaisanterie nord-ouest, moi, un bon ermite!

(1) Aquillonnet, Rutland.

(2) Rutland, Aquillonnet.

RUTLAND, *étonné*. Comment dites-vous? Buvez donc!

(Il verse.)

AQUILLONNET, *après avoir bu*. Je ne suis pas plus ermite que toi, mon cher petit... voilà la chose!...

RUTLAND. Bah!... (A part.) Serait-ce encore quelque tour de mon lutin? (Haut.) Ah! farceur... et qui êtes-vous donc?

AQUILLONNET, *gris*. Qui je suis?... ça va t'étonner... Je suis un génie!

RUTLAND. Sans bêtise?...

AQUILLONNET. Oui... un génie, sans bêtise... Tiens, regarde.

(Il lui souffle son chapeau.)

RUTLAND. Mon chapeau... mon chapeau...

AQUILLONNET. Azurine est une fille de l'air... et l'étoile que tu as trouvée, vois-tu... j'en ai besoin... il me la faut! voilà pourquoi je te fais boire... afin de t'étourdir... Mais, dis donc, dis donc... je n'ai plus rien dans mon verre...

RUTLAND, *versant*. Ah! ah! cette étoile est donc bien précieuse?

AQUILLONNET. Je le crois bien... c'est un talisman.

RUTLAND. Un talisman?... et quel est son pouvoir?

AQUILLONNET. Au moyen de trois mots cabalistiques qu'il faut connaître, deviner la pensée de ceux qui nous entourent... on peut enfin devenir tout-puissant.

RUTLAND, *vivement*. Et ces trois mots?

AQUILLONNET. Vois-tu, eu élevant comme ça le talisman au dessus de sa tête, (Il lève son verre) tu n'as qu'à dire...

RUTLAND, *écoutant avec anxiété*. Je n'ai qu'à dire?...

AQUILLONNET, *buvois*. Ce n'est pas plus difficile que ça...

RUTLAND, *remplissant son verre*. Mais ces trois mots... vous ne les avez pas prononcés...

AQUILLONNET. C'est très-simple... les trois mots... les voilà... Nick.

RUTLAND. Nick?

AQUILLONNET. Osias?

RUTLAND. Osias?

AQUILLONNET. Melmoth!

RUTLAND, *transporté de joie, tire son étoile et la lève au-dessus de sa tête en répétant*. Nick, Osias, Melmoth! Nick, Osias, Melmoth!

(En cet instant la foudre gronde, le ciel s'obscurcit, un bruit de chaînes se fait entendre, et des diables sortent de dessous terre, et viennent s'incliner devant Rutland.)

AQUILLONNET, *se tenant effrayé et chancelant*.

Qu'est-ce que j'entends! Ah! qu'ai-je fait?...

CHŒUR DES DIABLES.

AIR : *d'une Saint-Barthélemy* (de M. Mermet.)

Près de toi, du fond de la terre
Nous venons pour te satisfaire;
Qu'ordonnes-tu? nous sommes-là,
Nous voilà (bis.)
Pour obéir à ta puissance,
Nous voilà (bis.)
Faut-il exécuter ta vengeance,
Nous voilà (bis.)
Que veux-tu? réponds aussitôt.

Dis un mot,
Un seul mot,
Et les entraves
Disparaîtront,
Et les esclaves
T'obéiront.

(Pendant ce chœur on entend toujours un bruit de chaînes.)

RUTLAND. Eh bien! vénérable ermite, trouvez-vous que je profite de vos leçons.

AQUILLONNET. Je ne suis qu'un pauvre vent du nord... pitié... pitié... pour moi.

RUTLAND. Et pourtant vous m'avez renversé

de votre souffle... vous m'avez fait danser dans le cimetière... vous allez danser à votre tour... allons, sautez.

AQUILLONET, *se mettant à sauter.* Oh! ah! oh!... grâce... je ne plus m'arrêter... c'est très fatigant... Assez, assez...

RUTLAND, *aux diables.* (Qu'on l'entraîne!)

Reprise d'une partie du chœur; les diables entraînent Aquillonet dans la grotte, d'où sortent des flammes.

SCÈNE VII.

RUTLAND, puis EOLIN et MATHIAS.

RUTLAND. Est-ce bien possible?... je serais aussi puissant, je pourrais tout savoir, tout connaître... ceux qui me veulent du mal?... et cela, en élevant cette précieuse étoile au-dessus de ma tête, et en prononçant ces trois mots : Nick, Osias, Melmoth!... (1).

Bruit de tonnerre; musique, Eolin et Mathias arrivent chacun d'un côté différent. Ils sont agacés et amenés en scène dans cette position.

EOLIN. Grâce!

MATHIAS. Pardon!

RUTLAND. Que vois-je! c'est l'effet de mon talisman!

EOLIN. Ton pouvoir est maintenant supérieur au mien... c'est moi qui t'ai tourmenté... tu peux te venger.

RUTLAND. Ah! c'est toi qui m'as joué tant de vilaines niches?... Et vous, père Mathias, comment se fait-il?

MATHIAS. Mon ami, une force surnaturelle me commande la franchise avec toi... je ne suis qu'un vieil avaré... un gros dissimulé... un intrigant... si j'ai voulu te marier à Lucette, c'est que tu es devenu riche... c'est que ton père t'a légué en mourant une grosse somme que t'apportera demain le notaire Robichon.

RUTLAND. Moi, je serais riche!... Ah! c'est pour ça que vous faisiez tant le généreux!

MATHIAS. C'était dans l'intérêt de ma fille... par amour paternel.

RUTLAND. Oui, et puis pour vous arrondir... Il suffit, je ne vous en veux pas... allez dire à Lucette que je l'attends ici... allez.

MATHIAS, *avec humilité.* Tout de suite... ô mon puissant neveu... tout de suite...

(Il sort après plusieurs salutations.)

SCÈNE XI.

EOLIN, RUTLAND (2), puis LUCETTE.

RUTLAND. Et toi, petit farceur, tu me reconnais donc pour ton maître.

EOLIN. Il le faut bien.

RUTLAND. Et si je me vengeais de toutes les avanies que tu m'a faites?...

EOLIN. Je n'aurais pas le droit de m'en plaindre.

RUTLAND. Je sais la vengeance que je tirerais de toi... voici Lucette... nous allons voir.

EOLIN. Lucette... (A part.) Quelle peut-être son intention?

LUCETTE (3). Mon cousin, vous m'appelez? (Apercevant Eolin.) Monsieur Eolin.

RUTLAND. Lucette... hier, quelqu'un vous a embrassée... je vous ai dit que c'était le diable.

LUCETTE. Oui, mon cousin, mais c'était pas ça, car je l'ai revu... il m'a fait une déclaration, et il m'a promis de m'épouser... n'est-il pas vrai, monsieur Eolin.

RUTLAND. Ah! il t'a promis de l'épouser?

EOLIN. C'est faux!

(1) Eolin, Rutland, Mathias.

(2) Eolin, Rutland.

(3) Eolin, Rutland, Lucette.

LUCETTE. Comment, monsieur, vous n'avez pas juré?...

EOLIN. C'était pour rire...

RUTLAND. Ouï eh bien! ça sera pour tout de bon... car je t'ordonne de tenir ta parole.

EOLIN. Laissez donc, c'est une plaisanterie.

RUTLAND. Tu veux que ça tourne à la plaisanterie... soit! Lucette, exiges-tu qu'il devienne ton mari?

LUCETTE. Dame, mon cousin, puisque c'est convenu; mais ne lui faites pas de mal.

RUTLAND. Au contraire... de peur qu'on t'abîme, je vais le faire mettre sous verre...

(Eolin disparaît sous terre.)

LUCETTE (1). Comment, sous verre, Eh bien!... eh bien! où s'en va-t-il?

RUTLAND. Tu le retrouveras dans ta chambre, dans un bocal, et il n'en sortira que s'il consent à t'épouser.

LUCETTE. Dans un bocal! ah ben! je suis curieuse de voir ça... Au revoir, mon cousin...

(Elle sort en courant.)

RUTLAND. A présent, essayons mon pouvoir sur Azurine.

SCÈNE X.

RUTLAND, AZURINE (2), DEMONS.

Ata de la Glaneuse

RUTLAND, *se plaçant au milieu et élevant son étoile*

O toi, l'objet de tous mes vœux,
Parais!... à l'instant... je le veux.

(Tonnerre. Des démons conduisent Azurine.)

AZURINE, *continuant l'air.*

Où me conduisez-vous? moi, fille d'un génie!

Rutland! Rutland! quel l'ordre vient de toi.

Je suis victime, hélas! de ta magie.

Tu dis m'aimer?... prouve-le-moi. (Dns.)

RUTLAND. Vous aimer!... oh! vous le savez si je vous aime... j'vous en ai donné assez de preuves, mais en échange de tant d'amour, qu'ai-je reçu de vous?... rien... vous vous êtes moquée de moi... vous m'avez tourmenté de toutes les façons, en v'la assez comme ça... aujourd'hui, c'est mon tour... c'est moi qui ordonne... et c'est vous qui allez obéir.

AZURINE. T'obéir!... moi! quelle humiliation!... Mais tu ne sais donc pas que c'est à ma pitié que tu dois la vie? et c'est toi qui veux me dicter des ordres!... toi qui ne pouvais laisser mourir... pour reprendre ce talisman qui seul peut me préserver du danger...

RUTLAND. Un danger vous menacerait!... Lequel? parlez! A quoi pouvez-vous être exposée?...

AZURINE. Hélas!... à aimer un de tes semblables!

RUTLAND. Un de mes semblables... ça se peut donc? O bonheur! oui, mais si ce n'était pas moi! (S'examinant.) Au fait... sous ces habits grossiers... Oh! un instant, je veux me rendre assez beau et assez cossu pour qu'aucun autre ne puisse l'emporter sur moi... Génies soumis à ma puissance, donnez-moi aussitôt toutes les qualités qui peuvent me rendre agréable à ses yeux. Grand Dieu! quel changement!... ma raison s'éclaire... Oh! oui... je le sens, j'ai dû vous paraître ridicule... non, vous ne pouviez m'aimer, et je comprends votre haine... plaignez-moi.

AZURINE. Vous plaindre... Oui, Rutland, je le dois; mais vous aimer, je ne le puis... car il faudrait pour cela renoncer à l'immortalité, perdre un trône, des amis, une mère!

RUTLAND. Ah! je suis bien malheureux! et le sort qui m'est réservé... jamais, non jamais je n'aurai le courage de le supporter... et bientôt, vous allez être libre, vous allez être

(1) Eolin, Lucette, Rutland.

(2) Azurine, Rutland.

heureuse!... Pour vous tous les sacrifices, mais avant, j'ai une promesse à teuir.

(Il étend l'étoile vers le rocher du fond qui s'entrouvre et laisse voir la chambre de Lucette; Eolin est dans le bocal. Lucette est auprès de lui.)

EOLIN (1). Lucette, tu ne veux pas demander sa grâce?

LUCETTE. Consentez à m'épouser, et vous serez libre...

EOLIN. Si tu m'y forces... je te ferai enrager, je t'en préviens.

LUCETTE. Ça m'est égal.

EOLIN. Suis donc satisfaite!... Je consens à tout... débouche vite le bocal.

LUCETTE. Tout de suite... mon petit mari.

(Le bocal se brise... Eolin vient tomber aux pieds de Lucette et tout se referme.)

RUTLAND, *étendant le bras.* Que dans une heure ils soient unis!... A présent, un dernier adieu à ma pauvre mère...

(Martha endormie dans un grand fauteuil sort de terre. Musique.)

AZURINE (2). Que va-t-il faire?

RUTLAND, *embrassant sa mère.* Pardon, bonne mère... pardon de vous quitter... soyez heureuse, oubliez votre fils qui ne peut vivre sans l'amour de celle qu'il aime! adieu... adieu! (Il embrasse une main de Martha, essuie une larme. A Azurine.) Maintenant, Azurine, restez insouciant et joyeuse... parcourez gaiement l'espace... mais lorsque vous serez remontée dans vos célestes demeures, jetez un regard sur la terre... rappelez-vous qu'un malheureux vous aime plus que la vie... car il ne lui reste plus qu'à mourir... Tenez... votre talisman, le voilà... adieu, veillez sur ma mère qui n'aura plus de soutien... de la tendresse pour elle... un souvenir pour moi... Adieu!

(Il court vers le torrent, gravit le rocher et va se précipiter dans l'abîme, lorsqu'Azurine jette un cri.)

AZURINE (3). Arrêtez!... arrêtez!... (L'orchestre joue l'air du prologue, Adieu, belle Venise. Azurine tombe un genou en terre. Rutland revient vers elle.) Rutland, tu ne dois pas mourir; je sens mes ailes qui se détachent... je ne puis plus remonter aux cieux... je t'aime!...

(Ses ailes tombent.)

RUTLAND. Azurine!... Azurine!...

(Ils entrent dans la grotte.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AQUILLONET.

AQUILLONET (4), *sortant de la grotte; il a perdu ses ailes.* C'est affreux! c'est horrible! J'ai le dos tout plat! (Il veut voler.) J'ai beau sauter, je ne tiens plus en l'air... j'ai beau souffler, je ne souffle plus rien... je suis un ange déchu!... un ange déplumé!... (On entend plusieurs coups de fusil tirés en signe de réjouissance.) Quel est ce bruit?... une noce!... éclipsons-nous.

(Il entre dans la grotte.)

SCÈNE XII.

RUTLAND, EOLIN, LUCETTE, MARTHA (5), VILLAGEOIS, puis AQUILLONET, AZURINE et SYLPHIDES.

(Eolin en costume de paysan, conduit Lucette par la main. Lucette est en mariée. Tout le monde a des bouquets.)

(1) Eolin, Lucette, Rutland, Azurine.

(2) Martha, Rutland, Azurine.

(3) Rutland, Azurine.

(4) Rutland, Azurine, Aquillonet.

(5) Eolin, Lucette, Rutland, Azurine, Martha, Aquillonet.

